

SEANCES DU VENDREDI 21 MARS 1986
VERGADERINGEN VAN VRIJDAG 21 MAART 1986ASSEMBLEE
PLENAIRE VERGADERINGSEANCE DE L'APRES-MIDI
NAMIDDAGVERGADERING

SOMMAIRE:

MESSAGES:

Chambre des représentants, p. 574.

COMMUNICATION:

Page 574.

Fonds des bâtiments scolaires.

PROJET DE LOI (Discussion):

Projet de loi attribuant certains pouvoirs spéciaux au Roi.

Discussion générale. — *Orateurs*: MM. Hatry, Van houtte, rapporteurs, Lallemand, Chabert, Langendries, Wyninckx, p. 574.

INHOUDSOPGAVE:

BOODSCHAPPEN:

Kamer van volksvertegenwoordigers, blz. 574.

MEDEDELING:

Bladzijde 574.

Fonds voor schoolgebouwen.

ONTWERP VAN WET (Bespreking):

Ontwerp van wet tot toekenning van bepaalde bijzondere machten aan de Koning.

Algemene bespreking. — *Sprekers*: de heren Hatry, Van houtte, rapporteurs, Lallemand, Chabert, Langendries, Wyninckx, blz. 574.PRESIDENCE DE M. LEEMANS, PRESIDENT
VOORZITTERSCHAP VAN DE HEER LEEMANS, VOORZITTER

MM. Noerens et Seeuws, secrétaires, prennent place au bureau.

De heren Noerens en Seeuws, secretarissen, nemen plaats aan het bureau.

Le procès-verbal de la dernière séance est déposé sur le bureau.

De notulen van de jongste vergadering worden ter tafel gelegd.

La séance est ouverte à 15 h 5 m.

De vergadering wordt geopend te 15 u. 5 m.

MESSAGES — BOODSCHAPPEN

M. le Président. — Par messages du 20 mars 1986, la Chambre des représentants transmet au Sénat, tels qu'ils ont été adoptés en sa séance de ce jour, les projets de loi:

1° Ouvrant de nouveaux crédits provisoires à valoir sur les budgets de l'année budgétaire 1986 et destinés à assurer la marche des services publics durant les mois d'avril, mai et juin;

Bij boodschappen van 20 maart 1986 zendt de Kamer van volksvertegenwoordigers aan de Senaat, zoals zij ter vergadering van die dag werden aangenomen, de ontwerpen van wet:

1° Waarbij nieuwe voorlopige kredieten worden geopend welke in mindering komen van de begroting voor het begrotingsjaar 1986 en die bestemd zijn om tijdens de maanden april, mei en juni de werking van de openbare diensten te waarborgen;

2° Modifiant l'article 355 du Code des impôts sur les revenus;

2° Tot wijziging van artikel 355 van het Wetboek van de inkomstenbelastingen;

3° Modifiant le Code des droits d'enregistrement, d'hypothèque et de greffe;

3° Tot wijziging van het Wetboek der registratie-, hypotheek- en griffierechten;

— Renvoi à la commission des Finances.

Verwezen naar de commissie voor de Financien.

4° Portant approbation de l'Accord de sécurité sociale entre la Belgique et le Canada, signé à Bruxelles le 10 mai 1984;

4° Houdende goedkeuring van de Overeenkomst over de sociale zekerheid tussen België en Canada, ondertekend te Brussel op 10 mei 1984;

5° Portant approbation de l'Accord entre l'Union économique belgo-luxembourgeoise et le gouvernement de la république populaire de Chine en matière de l'encouragement et de la protection réciproques des investissements et Protocole, signés à Bruxelles le 4 juin 1984;

5° Houdende goedkeuring van het Akkoord tussen de Belgisch-Luxemburgse Economische Unie en de regering van de volksrepubliek China inzake de wederzijdse aanmoediging en bescherming van investeringen en Protocol, ondertekend te Brussel op 4 juni 1984;

6° Portant approbation du Protocole signé à Canberra le 20 mars 1984, amendant la Convention entre le royaume de Belgique et l'Australie tendant à éviter la double imposition et à prévenir l'évasion fiscale en matière d'impôts sur le revenu, signée à Canberra le 13 octobre 1977;

6° Houdende goedkeuring van het Protocol ondertekend te Canberra op 20 maart 1984, tot wijziging van de Overeenkomst tussen het koninkrijk België en Australië tot het vermijden van dubbele belasting en tot het voorkomen van het ontgaan van belasting met betrekking tot belastingen naar het inkomen, ondertekend te Canberra op 13 oktober 1977;

— Renvoi à la commission des Relations extérieures.

Verwezen naar de commissie voor de Buitenlandse Betrekkingen.

Par messages du même jour, la Chambre fait connaître qu'elle a adopté, tels qu'ils lui ont été transmis par le Sénat, les projets de loi:

1° Portant approbation du Protocole, signé à Bruxelles le 23 novembre 1984, modifiant et complétant le traité relatif à l'institution et au statut d'une Cour de justice Benelux;

Bij boodschappen van dezelfde dag deelt de Kamer mede dat zij heeft aangenomen, zoals zij haar door de Senaat werden overgezonden, de ontwerpen van wet:

1° Houdende goedkeuring van het Protocol, ondertekend te Brussel op 23 november 1984, tot wijziging en aanvulling van het verdrag betreffende de instelling en het statuut van een Benelux-Gerechtshof;

2° Modifiant la loi du 15 mars 1954 relative aux pensions de dédommagement des victimes civiles de la guerre 1940-1945 et de leurs ayants droit;

2° Tot wijziging van de wet van 15 maart 1954 betreffende de herstelpensioenen voor de burgerlijke slachtoffers van de oorlog 1940-1945 en hun rechthebbers;

3° Modifiant les articles 117, 123 et 171 du Code électoral.

3° Houdende wijziging van de artikelen 117, 123 en 171 van het Kieswetboek.

— Pris pour notification.

Voor kennisgeving aangenomen.

Par message du 20 mars 1986, la Chambre des représentants transmet au Sénat, tels qu'ils ont été adoptés en sa séance de ce jour, des projets d'acte de naturalisation.

Bij boodschap van 20 maart 1986 zendt de Kamer van volksvertegenwoordigers aan de Senaat, zoals zij ter vergadering van die dag werden aangenomen, ontwerpen van akte van naturalisatie.

— Renvoi à la commission des Naturalisations.

Verwezen naar de commissie voor de Naturalisaties.

Par message du 20 mars 1986, la même assemblée fait également connaître qu'elle a adopté, tels qu'ils lui ont été transmis par le Sénat, deux projets d'acte de naturalisation.

Bij de boodschap van 20 maart 1986 deelt dezelfde assemblée tevens mede dat zij heeft aangenomen, zoals zij haar door de Senaat werden overgezonden, twee ontwerpen van akte van naturalisatie.

— Pris pour notification.

Voor kennisgeving aangenomen.

COMMUNICATION — MEDEDELING

Fonds des bâtiments scolaires — Fonds voor schoolgebouwen

M. le Président. — Par dépêche du 20 mars 1986, le ministre de l'Education nationale, secteur français, a transmis au Sénat le rapport sur l'utilisation des crédits du Fonds national de garantie des bâtiments scolaires au cours de l'exercice 1985.

Bij dienstbrief van 20 maart 1986 heeft de minister van Onderwijs, Franse sector, aan de Senaat gezonden het verslag over de aanwending van de kredieten van het Nationaal Waarborgfonds voor schoolgebouwen in de loop van het dienstjaar 1985.

Il est donné acte de cette communication au ministre de l'Education nationale, secteur français.

Van deze mededeling wordt aan de minister van Onderwijs, Franse sector, akte gegeven.

PROJET DE LOI ATTRIBUANT CERTAINS POUVOIRS SPECIAUX AU ROI

Discussion générale

ONTWERP VAN WET TOT TOEKENNING VAN BEPAALDE BIJZONDERE MACHTEN AAN DE KONING

Algemene beraadslaging

M. le Président. — Nous abordons l'examen du projet de loi attribuant certains pouvoirs spéciaux au Roi.

Wij vatten de beraadslaging aan over het ontwerp van wet tot toekenning van bepaalde bijzondere machten aan de Koning.

La discussion générale est ouverte.

De algemene beraadslaging is geopend.

La parole est à M. Hatry, rapporteur.

M. Hatry, rapporteur. — Monsieur le Président, monsieur le Premier ministre, chers collègues, l'examen du projet de loi attribuant certains pouvoirs spéciaux a été entamé par la commission dans un contexte, à certains moments, délicat. En effet, il convient de rappeler que le projet de loi, dont nous entamons la discussion en séance publique, aujourd'hui, a déjà passé, entre le 12 janvier et le 28 février 1986, quarante-huit jours en commission et en séance plénière à la Chambre, au cours de séances qui étaient, toutes, publiques.

La commission du Sénat a abordé le projet le 3 mars 1986. Elle vous fait rapport ce vendredi 21 mars. Si les perspectives envisagées se

concrétisent par un vote vers le milieu de la semaine prochaine, ce seront vingt-quatre jours seulement qu'il aura fallu au Sénat pour se prononcer.

L'examen du projet a également donné lieu à un échange de vues, stimulé par certaines propositions personnelles de révision des compétences des institutions de notre système bicaméral, qui avaient été avancées au cours du débat de la Chambre. Les membres de la commission ont tenu, à ce sujet, à souligner le rôle utile que peut jouer celle des deux Chambres chargée d'examiner en second lieu un projet de loi. Le Premier ministre n'a d'ailleurs pas hésité à souligner que le débat, qui s'est déroulé au sein de la commission, lui paraissait particulièrement constructif et a souligné que, par sa présence, il avait tenu à confirmer le rôle essentiel qu'il voyait dans le débat sénatorial.

Il n'est pas inutile, dans ce contexte, de constater que sur les 118 amendements qui ont fait l'objet d'un examen au sein de votre commission, 39 étaient entièrement nouveaux et portaient surtout sur les propositions à finalité technique. Le débat et les considérations dont le vote sur ces amendements a été entouré, ne manqueront pas d'éclairer les institutions qui auront, dans la suite, à appliquer les dispositions qui seront adoptées en exécution de ce projet de loi.

Par ailleurs, en ma qualité de rapporteur, je tiens également à indiquer que sur un certain nombre de points précis, les échanges de vues de la commission ont apporté des informations particulièrement utiles. C'est ainsi qu'ont été mieux définies au cours du débat en commission :

— Les modalités et les délais du dépôt des arrêtés royaux d'exécution sur le bureau des Chambres, notamment en ce qui concerne les week-ends;

— La méthode par laquelle le gouvernement cherchera à préciser la portée — rétroactive ou non — des amendements qui seraient apportés aux arrêtés royaux lors du vote de la loi confirmative;

— Les modalités selon lesquelles, en fonction des différentes échéances, le gouvernement compte utiliser les délais qui lui sont impartis pour la prise des arrêtés royaux.

S'il m'est possible d'exprimer un sentiment global de l'ensemble de votre commission, je le qualifierais de « manque d'enthousiasme ». Au-delà cependant d'une certaine résignation qui est apparue implicitement dans de nombreuses interventions, même de commissaires représentant la majorité, une différence d'appréciation est apparue très rapidement.

En effet, alors que pour les commissaires de la majorité, les pouvoirs spéciaux constituent un mal nécessaire, pour les autres, par contre, le projet représente un mal tout court.

En effet, quant au fond, c'est sur le caractère de nécessité que se sont divisés les esprits. Le groupe de commissaires hostile à ces pouvoirs spéciaux fait remarquer que la notion de crise, condition essentielle pour l'attribution de pouvoirs spéciaux par le Parlement, leur paraît beaucoup moins prouvée qu'au cours de la grave crise mondiale de 1929 à 1938, et que se basant de plus sur l'appréciation du gouvernement, la crise paraissait moins aiguë, et par conséquent, les pouvoirs spéciaux moins nécessaires qu'au cours de la législature précédente.

Dezelfde commissieleden oordelen dat de duur van meer dan dertig maanden bijzondere machten op vijf jaar beleid, tussen 1982 en 1987, overdreven is. Zij menen dat de motivering van deze bijzondere machten onduidelijk en te omvangrijk is en overeenstemt met redenen die niet ontwikkeld worden in de rechtvaardiging, zoals dit het geval zou geweest zijn, volgens deze commissieleden, voor de bijzondere machten toegekend in 1982 en 1983. De traagheid in het gebruik van de bijzondere machten van deze laatste twee wetten, de ondoeltreffendheid in de toepassing ervan, het beroep doen op doelstellingen en methodes op economisch en sociaal vlak, die deze commissieleden afkeuren en die hun ondoeltreffend voorkomen, doet hen de toekenning van bijzondere machten fundamenteel verwerpen.

Als besluit van dit standpunt van een bepaald aantal commissieleden, kan men zeggen dat zij de basisvoorwaarden die de Raad van State eist voor de erkenning van de geldigheid van de bijzondere machten, niet aanwezig achten: noch de staat van noodzakelijkheid, noch de duidelijke bepaling van de middelen bestemd om te breed opgezette doelstellingen te verwezenlijken, noch de proportionaliteit van de gebruikte instrumenten en duur van de bijzondere machten worden vastgesteld.

En face de cette thèse, nous trouvons, au contraire, le point de vue favorable aux pouvoirs spéciaux, qui ne nie, bien entendu, pas le caractère peu souhaitable de ceux-ci, mais qui trouve un fondement à la fois dans les éléments de faits, qui étaient la demande, et dans les garanties importantes dont le projet de loi, plus que n'importe quelle autre attribu-

tion de pouvoirs spéciaux depuis que ceux-ci ont été demandés pour la première fois en 1926, est assorti.

En ce qui concerne, tout d'abord, l'état de crise ou de nécessité, il faut certes reconnaître que le contexte économique et financier dans lequel se trouve placée la Belgique à la fin du premier trimestre de 1986, est nettement moins défavorable qu'il ne l'a jamais été au cours des cinq dernières années. L'action du gouvernement précédent a réussi à rétablir un certain nombre de nos grands équilibres: compétitivité des entreprises, balance de paiement, stabilité de la monnaie, et en particulier le retour d'un terme qui caractérise le climat économique nouveau: le retour de la confiance.

Par ailleurs, deux domaines, où le gouvernement précédent s'était aussi assigné une tâche importante, n'ont connu qu'une réussite limitée.

En matière de chômage, même si l'orientation s'est renversée et que nous constatons, en février 1986, après de nombreux mois de ralentissement du chômage, une diminution de celui-ci, le niveau absolu du nombre de chômeurs reste insupportable.

En matière de finances publiques, et quels que soient les résultats positifs auxquels le gouvernement a abouti quant à la maîtrise des dépenses, les recettes posent un problème sérieux et la conjonction des deux a abouti à ce que, à aucun moment depuis les quatre dernières années, le solde net à financer, soit de l'Etat, soit de l'ensemble des pouvoirs publics, n'ait été conforme aux objectifs poursuivis.

Le contexte international meilleur, résultant notamment de la chute du prix de l'énergie, de la diminution, voire de la disparition de l'inflation, de l'amélioration de la croissance du produit national chez nos principaux partenaires, de la stabilisation actuelle du dollar à un niveau qu'on peut juger raisonnable, est positif pour le gouvernement. Il l'aidera à faire aboutir ses efforts dans le domaine de l'assainissement des finances publiques, dans celui de la lutte contre le chômage et dans celui d'une concrétisation définitive, dans notre législation, de la notion de compétitivité.

La Belgique, avec son déficit criant des finances publiques, se trouve incontestablement dans la situation de nécessité qu'a requise le Conseil d'Etat pour que des pouvoirs spéciaux puissent être envisagés.

Ce n'est que de façon tout à fait marginale que la commission a abordé le fondement juridique des pouvoirs spéciaux, à savoir pour l'immense majorité des commissaires, l'article 78 de la Constitution, même si un bref débat a été consacré au sens qu'il convient, dans l'esprit des constituants, de donner à cet article, dont certains commissaires donnent une interprétation restrictive à la lumière du contexte de la Révolution de 1830.

C'est, par contre, dans le domaine des garanties et des limites aux pouvoirs spéciaux, que les commissaires, qui en sont partisans, trouvent la justification fondamentale de leur acceptation.

« Juste parce que nécessaire », comme le disait, parlant des pouvoirs spéciaux, l'ancien Premier ministre Achille Van Acker.

Talrijke waarborgen beperken het risico van excessen in dit verband.

Op geen enkel ogenblik was in de toekenning van bijzondere machten — zestien maal sinds 1926 — de opeenstapeling van waarborgen zo belangrijk. Het is ten andere paradoxaal vast te stellen dat de bijzondere machten langsom minder uitzonderlijk zijn en zelfs een meer permanent instrument zouden kunnen aankondigen naar analogie met hetgeen in andere constitutionele democratieën bestaat, dit natuurlijk in de mate dat een grondwetgevende vergadering zich ten gunste van zulk een systeem uitspreekt.

De opsomming van de waarborgen die hierna volgt, bewijst in elk geval dat het tamelijk ruw instrument waarover de vorige regeringen beschikten, soms zonder advies van de Raad van State, noch over het wetsontwerp, noch over de besluiten, soms zonder ratificatie van de besluiten, zelfs van de fiscale besluiten, soms zonder verslag aan het Parlement, werd verijnd.

C'est ainsi que des normes supérieures à la loi devront toujours être respectées: à titre d'exemples, des directives européennes impératives, des législations belges fondamentales, comme la loi spéciale du 8 août 1980, des dispositions impératives de la Constitution.

Le rôle du Conseil d'Etat a été élargi et l'information sur ses avis étendue. Il sera consulté sur tous les projets d'arrêtés royaux, sans limiter cette consultation aux seuls problèmes de compétence. Ses avis seront publiés, de même que le projet d'arrêté royal qui lui a été soumis, ainsi que le rapport au Roi. Il sera consulté sur les projets de loi de confirmation et sur la portée des amendements éventuels aux arrêtés royaux.

La durée des pouvoirs spéciaux est strictement proportionnelle en ce qui concerne chaque objectif, au temps nécessaire à sa réalisation. Elle sera, au maximum, de six mois, à savoir du 1^{er} juillet au 31 décembre 1986, pour les mesures découlant de la concertation sociale; au maximum de neuf mois, de mars 1986 au 31 décembre 1986, pour la compétitivité, la lutte contre le chômage et l'assainissement des secteurs nationaux; elle sera au maximum, de douze mois, de fin mars 1986 au 31 mars 1987, pour tout ce qui concerne l'assainissement budgétaire.

Pendant 8 jours, week-end exclu, les arrêtés royaux, l'avis du Conseil d'Etat et le rapport au Roi y afférent, seront tenus à disposition des parlementaires qui pourront demander aux ministres de venir exposer, au cours de cette période, en commission, la portée des textes.

Des rapports seront faits aux Chambres sur l'exécution de tous les éléments découlant de la loi.

Les Chambres seront, en particulier, invitées à confirmer les arrêtés royaux, améliorant singulièrement la procédure, par exemple par rapport aux pouvoirs spéciaux de 1957, de 1967 et de 1978, où la confirmation n'a pas eu lieu et même par rapport à 1982 où seuls les arrêtés à portée fiscale, inexistantes d'ailleurs dans le contexte actuel, ont été confirmés.

Le droit d'amendement lors de la confirmation législative est, pour la première fois, reconnu et il s'agit, ici, d'une mesure essentielle dans la sauvegarde des responsabilités des parlementaires.

Bien entendu, la rigueur croissante avec laquelle les cours et les tribunaux ou le Conseil d'Etat, chacun dans son domaine, examinent les effets des pouvoirs spéciaux constitue une garantie supplémentaire pour le citoyen.

La longueur des débats, la publicité, la qualité des interventions et la nature des questions posées et des réponses fournies au cours des débats parlementaires constituent également un élément important de garantie.

Enfin, la volonté exprimée à la fois par le gouvernement et par les commissaires, qui appuient la demande visant à attribuer des pouvoirs spéciaux au Roi, de ne plus demander, ni d'ailleurs de voter, en ce qui concerne le Parlement, des pouvoirs spéciaux au cours de la présente législature, cette volonté constitue, dirais-je, une condamnation à la réussite dans le chef du gouvernement et de la majorité qui le soutient.

Dit zijn de elementen die de meerderheid van de commissie ertoe gebracht hebben de toekenning van de bijzondere machten aan de Koning goed te keuren, zelfs als deze maatregel op alle banken, geen enkel enthousiasme teweegbrengt.

De heer Van houtte, zal artikel één van het wetsontwerp toelichten. Ik zal het aan hem overlaten in het bijzonder, alle aspecten die door de commissie werden onderzocht te ontwikkelen.

Ik zal er mij toe beperken u eraan te herinneren dat de artikelen 3 en volgende van het wetsontwerp dat u voorgelegd wordt, de vertaling inhouden in positieve wettelijke beschikkingen van het geheel der maatregelen die voorkomen in de wet en in het bijzonder, de waarborgen die ik zoëven heb opgesomd:

— De rol van de Raad van State, artikel 3;

— De publiciteit van zijn tussenkomsten, artikel 3;

— De mededeling aan de Kamers van het geheel der documenten betreffende de koninklijke besluiten, artikel 3, zoals het advies van de Raad van State, het verslag aan de Koning;

— De vervaldatum van de bijzondere machten, dit is 31 december 1986 of 31 maart 1987, artikel 3;

— De draagwijdte van de retroactieve toepassing, dit is op 1 januari 1986 of op 1 januari 1987, artikel 4;

— De coördinatie van de Koning, artikel 5;

— De termijn waarin verslag zal worden uitgebracht aan de Kamers:

* 30 september 1986 voor de besluiten gepubliceerd vóór 1 augustus 1986, met bekrachtiging vóór 31 december 1986;

* Verslag aan de Kamers vóór 31 januari 1987 voor de besluiten gepubliceerd tussen 1 augustus 1986 en 31 december 1986 met bekrachtiging vóór 31 maart 1987;

* Verslag vóór 30 april 1987 voor de besluiten gepubliceerd na 31 december 1986 en intrekking op 31 juni 1987, artikel 6.

Enfin, en ma qualité de sénateur de Bruxelles, je voudrais me réjouir de l'insertion dans le présent projet de loi de l'article 2, qui est une disposition légale ordinaire — et non spéciale — ce qui d'ailleurs lui a donné, en commission, l'adhésion d'un certain nombre de collègues, qui n'ont pas approuvé d'autres dispositions du projet de loi. Cet article vise

à rouvrir, pour les communes bruxelloises, autres que celles qui y ont déjà eu accès, le Fonds d'aide au redressement financier des communes, autrement appelé arrêté royal n° 208.

Ceci permettra aux communes de la Région bruxelloise, autres que celles de Bruxelles, de Schaerbeek et de Forest, de bénéficier de la réouverture du délai, clos sinon au 31 décembre 1985, pour pouvoir bénéficier de l'accès à la procédure d'étalement de leurs dettes, sur une période plus ou moins longue, de façon à rendre le niveau de celles-ci supportable aux habitants. Il s'agit, en principe, de sept communes: Saint-Gilles, Saint-Josse, Etterbeek, Ixelles, Watermael-Boitsfort, Woluwe-Saint-Pierre et Evere.

Si j'en crois les chiffres qui ont été communiqués par le ministre de l'Intérieur en commission, il convient de remarquer, à ce sujet que l'adhésion de ces sept communes, ainsi que de l'agglomération bruxelloise, n'aboutirait pas à l'attribution aux communes de la Région bruxelloise, par le Fonds de l'arrêté royal n° 208, de sommes qui dépasseraient les deux tiers environ de ce qui a déjà été attribué à Liège et à Anvers, malgré une population bruxelloise sensiblement supérieure à celle de ces deux villes.

J'ajouterai d'ailleurs, qu'à l'exception de la dette reprise pour la ville de Bruxelles, la réduction du poids des dettes bruxelloises à concurrence de 2 p.c., n'est pas à charge du budget national, mais bien à celle du budget de la Région bruxelloise, particularité qu'il faut connaître pour que le Sénat soit bien conscient qu'il ne s'agit d'aucune façon d'un avantage supplémentaire qui serait attribué aux sept communes bruxelloises en cause.

Quant à l'agglomération, il faut espérer que la reprise éventuelle de ses dettes soit cette fois, l'occasion d'un examen de conscience et d'un retour à une volonté d'équilibre dont votre commission n'a pas manqué de souhaiter la concrétisation.

M. Moureaux. — Est-ce l'ancien ministre qui parle ou le rapporteur?

M. Hatry, rapporteur. — Je conclus, monsieur le Président.

Le gouvernement que vous avez présidé de 1981 à 1985, monsieur le Premier ministre, a rétabli la situation économique du pays, en agissant essentiellement sur l'encadrement de notre économie.

Il a réussi à créer des conditions économiques moins défavorables pour notre vie économique et sociale. Ce gouvernement n'a, par contre, pas réalisé ses ambitions en ce qui concerne les matières qui dépendent directement du pouvoir, à savoir le domaine de la gestion de la fonction publique. Ni au point de vue budgétaire, ni au point de vue du déficit criant du budget de l'Etat, on ne peut dire que le gouvernement précédent ait réussi.

A partir de la semaine prochaine, votre gouvernement disposera à nouveau des pouvoirs qui lui permettront de réussir là où son prédécesseur a échoué. Il lui appartiendra de faire la démonstration que grâce à l'attribution de ces pouvoirs spéciaux il pourra réaliser le deuxième volet de l'assainissement, pour lequel la confiance lui a été accordée.

Le rapport de votre commission, mes chers collègues, a été approuvé à l'unanimité. Le projet de loi lui-même a été approuvé par 11 voix contre 9. Il appartient, à présent, au Sénat de décider s'il suit les orientations approuvées par sa commission. (*Applaudissements sur les bancs de la majorité.*)

De Voorzitter. — Het woord is aan de heer Van houtte, rapporteur.

De heer Van houtte, rapporteur. — Mijnheer de Voorzitter, als tweede rapporteur, en in samenspraak met mijn collega, heeft voornamelijk artikel 1 van dit ontwerp mijn aandacht gaande gehouden.

Het zij mij toegestaan te herinneren aan het uitgangspunt van de regering.

Bij de vraag aan het Parlement tot toekenning van bepaalde bijzondere machten aan de Koning is de regering ervan uitgegaan dat er tijdens de vorige legislatuur aanzienlijke resultaten werden bereikt in het economisch en sociaal herstel van ons land. Een belangrijk aantal economische onevenwichten konden worden weggewerkt. Zo wordt onder meer gewezen op het herstel van het concurrentievermogen van onze ondernemingen, de ombuiging van de deficitaire toestand van onze lopende betalingsbalans in een positief saldo, het opnieuw bereiken van een financieel evenwicht in de sociale zekerheid en de sanering van de gemeentefinanciën.

De regering heeft zich nu tot doel gesteld op andere domeinen de tot nu toe bereikte resultaten te verbeteren. Zo worden de volgende doelstellingen vooruitgeschoven: een verdere bestrijding van de werkloosheid, inzonderheid de jeugdwerkloosheid, de vermindering van het netto te financieren schuldsaldo tot 7 pct. van het bruto nationaal produkt tegen het einde van deze legislatuur en het behoud van het concurrentievermogen.

Het nastreven van deze drie objectieven vereist dat er op een gecoördineerde wijze een geheel van maatregelen wordt genomen. De grondslagen ervan zijn terug te vinden in artikel 1 van het in bespreking zijnde ontwerp tot toekenning van bijzondere machten.

Het zal niemand ontgaan zijn dat artikel 1 eigenlijk het belangrijkste sluitstuk vormt van dit ontwerp. In uw bijzondere commissie werd dan ook zeer ruime aandacht aan dat artikel besteed, wat op zijn beurt aanleiding gaf tot het indienen van zeer vele amendementen. Het zij mij toegestaan u vooraf een korte uiteenzetting te geven van de inleidende besprekingen en in tweede orde u de amendementen nader toe te lichten.

Artikel 1, 1^o, heeft betrekking op de handhaving van de concurrentienorm en geldt voor de periode van 1 januari 1987 tot einde 1989.

Factelijk zijn er drie perioden te onderscheiden die verklarend kunnen zijn voor vele vragen namelijk:

1. De regeling geldig voor 1986 in toepassing van de sociale herstelwet.
2. De regeling van kracht voor de periode 1987-1989 ingevolge een sociaal akkoord of, bij ontstentenis daarvan, vastgesteld bij bijzondere-machtenbesluit.
3. De mogelijkheid om in uitzonderlijke omstandigheden, bij gewone wet, in te grijpen.

Bij het niet-bereiken van een interprofessioneel akkoord kan de Koning de concurrentienorm vaststellen door middel van een vergelijking met het gemiddelde van onze voornaamste handelspartners.

De Eerste minister heeft in dit verband een belangrijke verduidelijking gemaakt, namelijk dat de norm inzake het concurrentievermogen niet enkel rekening zal houden met de loonkost en dat, alvorens de norm vast te stellen, de regering steeds de sociale gesprekspartners zal horen. Evenwel moet de norm operationeel blijven. Met andere woorden de concurrentienorm moet het de regering mogelijk maken tijdig maatregelen te treffen.

Verschillende commissarissen wezen op het feit dat naast de factor loonkost, de «flexibiliteit van de arbeidsmarkt» een al even belangrijk gegeven is bij de onderhandelingen over sectoriële en bedrijfsakkoorden.

De Eerste minister onderschreef dit en kondigde zelfs aan, wanneer vóór 31 juli 1986 geen interprofessioneel akkoord tot stand komt, dat de regering zal overwegen een kader te scheppen waarbinnen vrij zal kunnen worden onderhandeld tot het afsluiten van bedoelde akkoorden over bijvoorbeeld, de soepele werking van de arbeidsmarkt, de bevordering van de tewerkstelling, de inkomensvorming en de koopkracht. Nochtans zal steeds, in 's lands belang, de concurrentienorm moeten worden nageleefd. Bevestigd werd dat regionale akkoorden niet uitgesloten zijn.

Verder werd gewezen op de specifieke situatie van de KMO's, de ondernemingen die minder dan 50 werknemers tellen. Ingeval zij noch kunnen toetreden tot een sectorieel akkoord, noch een eigen bedrijfsakkoord kunnen afsluiten, moet 3 pct. matiging worden gestort in het Tewerkstellingsfonds. Bedrijven in moeilijkheden worden, na instemming van de vakbonden, hiervan vrijgesteld.

Ter afronding van artikel 1, 1^o, tenslotte, moet ik nog vermelden dat de Eerste minister duidelijk stelling nam ten aanzien van volgende deelproblemen; zo onder meer dat de toekenning van aanvullende voordelen aan de werknemers door de herstelwet verboden is, dat het sluiten van een interprofessioneel akkoord niet voorwaardelijk gebonden is en dat tenslotte de regering probeert met de zogenaamde experimenten-Hansenne organieke regelingen te vinden.

Artikel 1, 2^o, strekt ertoe de openbare uitgaven te beheersen, te beperken of te verminderen, en de niet-fiscale ontvangsten van de Schatkist te stijven.

In de inleidende bespreking is de Vice-Eerste minister en minister van Begroting ingegaan op de in het advies van de Raad van State geformuleerde voorwaarden tot toekenning van bijzondere machten, zijnde: ten eerste, het bestaan van een budgettaire noodtoestand; ten tweede, een nauwkeurige omschrijving van de doelstelling; ten derde, een

rechtvaardiging van de gevraagde tijdsspanne; ten vierde, de voldoende omschrijving van de te bereiken doelstelling.

Aan de hand van de in het verslag opgenomen cijfergegevens heeft de minister van Begroting aangetoond dat er zeer zeker een budgettaire noodtoestand bestaat. Ik vermeld één cijfervergelijking die kenschetsend kan zijn voor het afglijden van onze openbare financiën, namelijk het feit dat het netto te financieren saldo van 24 miljard in 1970 steeg tot bijna 554 miljard in 1985 of zelfs tot 571 miljard indien men er de lasten voor de sociale huisvesting bijtelt.

Op deze slecht evoluerende rijksschuld zou men vanuit drie verschillende oogpunten kunnen reageren. Men zou kunnen wachten op een internationale economische relance, men zou een jaarlijkse beperkte saneringsoperatie kunnen uitvoeren of men zou, zoals de regering nu voorstaat, de vicieuze cirkel van het zelfvoedende karakter van de overheidsschuld kunnen doorbreken door één forse saneringsinspanning te doen.

Wat de nauwkeurige omschrijving van de doelstelling betreft, werd gewezen op het te bereiken begrotingsdoel om in 1987 het netto te financieren saldo tot 8 pct. te beperken. Het staat dus met andere woorden ook vast dat de inspanningen in 1986 en 1987 een bedrag van meer dan 200 miljard zullen vertegenwoordigen. Hierbij zal rekening worden gehouden met het feit dat een aantal onderdelen van het saneringsplan niet werden uitgevoerd.

Anderzijds heeft de minister van Begroting gewezen op het feit dat, wat de tijdsspanne betreft, er wel juridische opmerkingen kunnen worden gemaakt. De begrotingstechniek — waarbij de budgetcontrole wordt uitgevoerd in de maanden januari tot maart, van een begroting van het jaar voordien opgemaakt in de maanden juni en juli — vergt als het ware bijzondere machten tot 31 maart 1987. De minister van Begroting heeft evenwel op de intentie van de regering gewezen waarbij zij ernaar zal streven de meeste maatregelen te nemen onmiddellijk na de goedkeuring van dit wetsontwerp, zijnde dus alleszins in 1986 en helemaal niet of slechts minimaal bij de begrotingscontrole van 1987.

Wat tenslotte de duidelijke specificering betreft van de middelen om de doelstellingen te bereiken, werd verwezen naar de memorie van toelichting en de punten 5 en 9 van hoofdstuk D van het regeerakkoord en het spaarplan.

Het is evident dat een dergelijk gevoelig liggend onderwerp, als de saneringsvoorstellen zijn, aanleiding gaf tot zeer vele opmerkingen die voor de duidelijkheid terug te brengen zijn tot volgende drie hoofdlijnen: ten eerste, tussenkomen betreffende verduidelijkingen inzake punctuele problemen; ten tweede, vragen met betrekking tot eventuele wijzigingen van bepaalde wetten en ten derde, enkele algemene beschouwingen in de marge van het te voeren saneringsbeleid.

Zo kon de minister van Begroting in zijn antwoord mededelen dat, wat betreft de alternatieve financieringswijzen, in de Rijksmiddelenbegroting zal worden gestipuleerd welke projecten hiervoor in aanmerking komen en als dusdanig wel degelijk een besparing inhouden.

Wat de investeringsuitgaven betreft, zal de regering er nauwlettend op toezien dat het volume van de investeringen van openbaar nut in stand wordt gehouden. Inzake de overheidsbedrijven zal de regering, daar waar reeds een saneringsplan van toepassing is, een verslag vragen en op die basis eventueel overgaan tot het herdefiniëren, het actualiseren van de overheidsbedrijven.

In dit kader zullen welomschreven beheersovereenkomsten tussen het Rijk en de overheidsbedrijven worden gesloten die, binnen een financiële enveloppe, een grotere autonomie zullen krijgen. Tenslotte werd nog gewezen op de verhoging van de financiële inspanning van de privé-sector in het kapitaal van de overheidsbedrijven en op het onderzoek in welke mate bepaalde activa van de overheidsbedrijven te gelde kunnen worden gemaakt.

Inzake het openbaar ambt stelt de regering een interne mobiliteit voor ter ondervanging van de selectieve wervingsstop.

Inzake de fiscaliteit onderstreepte de minister van Begroting dat dit ontwerp niet in fiscale maatregelen voorziet, enerzijds, en dat hij, anderzijds, van mening is dat de extra-legale pensioenen bij de openbare kredietinstellingen, die hij de tweede pijler van het pensioenstelsel noemt, niet ingekrompen, noch ontmanteld mogen worden, gelet op de grote problemen die na het jaar 2000 inzake pensioenvorming zullen rijzen.

Ter afronding van de discussie rond de zogenaamde punctuele problemen, zij nog vermeld dat bevestigd werd dat de regering niet overweegt

de openbare schuld te consolideren. Tenslotte werd aangekondigd dat de Rijksmiddelenbegroting in de maand mei zal worden ingediend.

Wat het tweede luik van de commissiebesprekingen betreft, namelijk de vragen met betrekking tot eventuele wijzigingen van bepaalde wetten, werd de vrees tegengesproken dat het de bedoeling zou zijn de wet op de OCMW's te wijzigen. Wel wordt overwogen, na overleg met het Parlement, de wet van 16 maart 1954 betreffende de controle op sommige instellingen van openbaar nut te wijzigen alsmede de wet van 28 juni 1963 tot wijziging en aanvulling van de wetten op de rijkscomptabiliteit.

Inzake het Planbureau werd medegedeeld dat aan de administratie werd gevraagd een voorontwerp van wet uit te werken houdende de werkelijke regionalisering van de regionale afdeling van het Planbureau enerzijds en de actualisering van de organisatie van het Planbureau anderzijds.

De bespreking van artikel 1, 2^o, werd afgerond met een paar algemene beschouwingen waarbij verduidelijkt werd dat de voorgenomen sanering in alle overheidssectoren zal moeten worden uitgevoerd. De wijziging van de uitgavenmechanismen zal dermate worden gekozen dat de weerslag op de minst-gegoeden zo gering mogelijk zal zijn.

Artikel 1, 3^o, 4^o en 5^o, betreft de sociale zekerheid en kan als dusdanig als één geheel worden beschouwd.

Punt 3 betreft de sociale zekerheid in het algemeen waar, zoals bekend, een financieel evenwicht is bereikt. Niettemin zal de sociale zekerheid bijdragen in de saneringsoperatie, er echter voor wakend dat noch geraakt wordt aan de minst-gegoeden, noch aan de fundamentele beginselen van de sociale zekerheid.

Punt 4 heeft betrekking op de uitgavenbeheersing in de ziekenhuizen, de laboratoria en de medisch-technische diensten.

Punt 5 betreft de conventies tussen artsen en ziekenfondsen.

De discussie in uw bijzondere commissie werd vooral gevoerd rond thema's zoals in het verslag ontwikkeld: de sociale zekerheid in het algemeen, de pensioenen en de demografische evolutie, de gezondheidszorgen en het probleem van de ziekenhuizen, de ziekenfondsen en het statuut van de ziekenhuisgeneesheer.

Blijkens het regeerakkoord is de beveiliging van de sociale zekerheid een prioritaire doelstelling van de regering. Dit betekent echter niet, aldus de minister van Sociale Zaken, dat geen inspanning moet worden gedaan om bij te dragen tot de sanering van de overheidsfinanciën.

Verschiede commissarissen wezen op het herstelde evenwicht, al moet hier worden gezegd dat dit evenwicht nog niet in alle sectoren werd bereikt.

Een belangrijk basisdocument tot realisering van de hervorming van de sociale zekerheid is volgens de minister het rapport-Dillemans. Op het vlak van de basiswetten zal een belangrijke taak zijn weggelegd voor het Parlement.

In een ruimer kader werd door de minister beklemtoond dat er van een afschaffing van de wet-Dhoore geen sprake is, ongeacht de herziening van sommige aspecten ervan tijdens de vorige legislatuur, bijvoorbeeld inzake de ziekteverzekering.

Verder werd het probleem van de grotere selectiviteit naar draagkracht en samenstelling van het gezin als delicaat bestempeld en beklemtoonde de minister van Sociale Zaken dat hij ervan uitgaat dat bij verdere besparingen op het vlak van de sociale zekerheid, niettegenstaande hij zich nog niet wenst uit te spreken over de wijze, men meer met de inkomensituatie rekening zal moeten houden.

Bij de discussie rond het pensioensparen werd gewezen op de noodzaak om, enerzijds, niet te raken aan het wettelijk pensioen en, anderzijds, te streven naar een harmonisatie tussen het wettelijk en fiscaal statuut. Gepleit werd voor een grondige discussie in het Parlement over het pensioensparen.

De pensioenproblematiek houdt rechtstreeks verband met de demografische problematiek. De demografische evolutie zal misschien het probleem van de tewerkstelling vanzelf oplossen, doch andere sociale problemen zullen de kop opsteken. Zo meent de minister dat tegen het jaar 2000 de pensioenleeftijd zal moeten worden verlaagd.

Inzake de ziekenhuisproblematiek was de conclusie formeel: een verdere daling van de ziekenhuisbedden, gepaard gaand met een vrijwillige of verplichte sluiting van ziekenhuizen en/of afdelingen is nodig opdat middelen zouden kunnen worden vrijgemaakt om de problematiek van de veroudering op te vangen. Blijkens een Riziv-studie geeft een voor-

keurstatuut van de WIGW's geen aanleiding tot meer consultaties, doch anderzijds zou een afbraak van dit statuut leiden tot een aanzienlijke daling van de medische-zorgenverstrekking.

Tijdens de commissiebesprekingen werd dan ook gepleit voor meer thuisverzorging en voor een aangepaste verzorgingsinfrastructuur voor bejaarden.

Rest tenslotte nog de bespreking van de ziekenfondsproblematiek en het statuut van de ziekenhuisgeneesheer.

Inzake de ziekenfondsen werd gewezen op de noodzaak de beheerskosten te drukken en te streven naar een grotere financiële verantwoordelijkheid, wat in tweede orde tussenkomsten impliceert naar rata van de aard van de zorgen.

Verskillende leden betreurden dat de problematiek van het statuut van de ziekenhuisgeneesheer bij bijzondere machten geregeld wordt. De minister beklemtoonde echter dat er in dit ontwerp niet alleen maatregelen worden genomen met betrekking tot de ziekenhuisgeneesheer maar tevens met betrekking tot het paramedisch personeel, en dat deze maatregelen als één geheel moeten worden beschouwd.

Artikel 1, 6^o, betreft het scheppen van werkgelegenheid en de opsporing van de werkloosheid door afschaffing, vermindering of hervdeling van de sociale-zekerheidsbijdragen van de werkgevers evenals het uitvaardigen van specifieke maatregelen voor jongeren en leerkrachten en voor de aanpassing van de huidige tewerkstellingsprogramma's. Een vaak wederkerende bedenking tijdens de commissiebesprekingen was of juist op deze terreinen de bijzondere machten wel het aangewezen actiemiddel waren.

De minister was echter formeel: de huidige werkloosheidscijfers tonen aan dat het met de tewerkstelling in ons land beter gaat, maar nog lang niet goed genoeg. Precies daarom zouden de bijzondere machten nodig zijn.

Vele twijfels werden geuit met betrekking tot het te verwachten effect van de vermindering van de werkgeversbijdrage. Verduidelijkt werd dat hier vooral gemikt wordt op de dienstensector, waar de produktiviteit lager ligt en de loonkost, samen met de hogere bijdragen voor de sociale zekerheid, remmend werken op de tewerkstelling.

Verder werd gewezen op het specifiek te voeren beleid ten gunste van de jongerenwerkloosheid. Concluderend was de minister van oordeel dat onze maatschappij een grote behoefte heeft aan beroepsopleiding en herscholing, maar dat het traditionele onderwijs niet op die behoefte inspelt. Wat tenslotte de moeilijkheden binnen de tewerkstellingsprogramma's betreft, wees de minister op de noodzaak de lonen van de Dac'ers tweejaarlijks aan te passen.

Artikel 1, 7^o, tenslotte, handelt eenvoudig gezegd over de nationale sectoren. Punt 7 neemt de bepalingen over van artikel 1, 7^o, van de wet van 6 juli 1983, echter met toevoeging van de bepaling dat niet mag worden afgeweken van de wet van 5 maart 1984 betreffende de saldi en de lasten uit het verleden van de gemeenschappen en de gewesten en de nationale economische sectoren.

Het zij mij toegestaan inzake de discussie en de antwoorden van de minister betreffende de staalnijverheid, de glassector, de textielsector, de scheepsbouw en de steenkolenmijnen, met inbegrip van de produktie en het verbruik van elektriciteit, gezien de cijfergegevens en de techniciteit, te verwijzen naar het verslag.

Om te besluiten zou ik enkele van de amendementen bij artikel 1 even willen toelichten. Hoewel het zeer interessant zou zijn alle ingediende amendementen te bespreken, zult u mij toestaan hierbij te verwijzen naar het verslag.

Nochtans wil ik erop wijzen dat er drie beweegredenen zijn voor de amendementen, ingediend bij artikel 1.

Zo zijn er de amendementen die de schrapping beogen van een punt van artikel 1, omdat bijvoorbeeld, de bevoegdheidsdelegatie te verregaand zou zijn of omdat de aangewende methode of de vooropgestelde tijdslimiet niet zou beantwoorden aan de noodzaak bijzondere machten te vragen tot oplossing van de gestelde problematiek.

Een tweede groep van amendementen strekten ertoe bepaalde toevoegingen in te lassen tot bescherming van bepaalde sectoren en/of instellingen omdat, zo blijkt uit de verantwoordingen, «geen enkele bepaling van het ontwerp uitdrukkelijk aan de Koning de machtiging geeft maatregelen te nemen in de beoogde sector en of instelling».

Ten derde, zijn er de amendementen die een inhoudelijke verbetering voorstonden.

Alle bij artikel 1 ingediende amendementen werden verworpen.

Mijnheer de Voorzitter, ik besluit met de vermelding dat dit ontwerp « tot toekenning van bepaalde bijzondere machten aan de Koning » in uw bijzondere commissie werd aangenomen met 11 tegen 9 stemmen.

Ik stel er ook nog prijs op mijn medeverslaggever, de heer Hatry, te danken voor de voorbeeldige samenwerking. (*Applaus op de banken van de meerderheid.*)

M. le Président. — La parole est à M. Lallemand.

M. Lallemand. — Monsieur le Président, ce n'est pas sans un sentiment d'inutilité et de vanité que nous entamons ce débat. En fait, celui-ci recommence et n'a d'autre chance que d'aboutir au même résultat que celui obtenu à la Chambre. Nombre d'arguments, déjà développés à satiété, seront dès lors nécessairement répétés.

Ce sentiment de vanité est d'autant plus fort que le dessaisissement, par le Parlement, de compétences qui lui sont propres, est considérable. En fait, toute une législation relative à la politique économique et sociale est ainsi déléguée au gouvernement.

Il y eut onze mois de pouvoirs spéciaux en 1982, neuf mois en 1983 et 1984, soit au total vingt mois, ce qui constitue un record absolu depuis que notre Constitution existe.

Voici que le gouvernement demande à nouveau douze mois de pouvoirs spéciaux, jusqu'au 31 mars 1987.

Dès lors, sur une période de cinq ans, de 1982 à 1987, le gouvernement aura disposé, dans des matières particulièrement importantes, de pouvoirs spéciaux pendant trente-trois mois, c'est-à-dire pendant près de trois ans. Et ce au nom d'une urgence qui n'en finit pas et de nécessités exceptionnelles qui deviennent permanentes.

Comment ne pas s'interroger sur les conséquences de délégations de pouvoirs aussi longues et aussi étendues ?

En fait, cela n'est pas douteux — il suffit de voir leur échelonnement sur les cinq dernières années —, les pouvoirs spéciaux deviennent, petit à petit permanents. On ne peut nier que nous assistons, en l'occurrence, à une évolution fondamentale de notre système parlementaire.

Compte tenu de cette situation, il me paraît inévitable que des réformes institutionnelles importantes devront préciser et aménager de manière plus stricte les rapports entre le gouvernement et le Parlement.

Je suis convaincu que le gouvernement n'agit pas, en cette matière, de gaieté de cœur et que le Premier ministre ne souhaite pas particulièrement ces pouvoirs spéciaux. Il est, d'une certaine manière, tenu de les demander.

Il n'empêche que les parlementaires siégeant dans cette enceinte ressentent un malaise, ne serait-ce que parce qu'ils constatent que le discrédit du Parlement s'amplifie, pour des raisons diverses. Il est vrai que la multiplication des pouvoirs spéciaux contribue à porter atteinte à l'image du Sénat et de la Chambre dans l'opinion publique.

Cette situation est clairement apparue à la Chambre lorsqu'un chef de groupe de la majorité, pour justifier de manière indirecte la politique de pouvoirs spéciaux, a cru pouvoir, au cours du débat sur le projet de loi, avancer des propositions de réforme du Parlement et surtout du Sénat qu'il réduisait à la portion congrue. Cette attitude n'ajoutait à sa démarche aucune délicatesse particulière ni chance de succès, mais ses propositions étaient très significatives ne serait-ce que qu'elles déplacent le débat sur les pouvoirs spéciaux vers celui des réformes institutionnelles. Ce débat indiquait le point de fuite obligé de toute discussion sur les pouvoirs spéciaux.

Cette démarche était d'autant plus révélatrice que ce chef de groupe proposait des réformes impossibles puisque, par le fait de la majorité actuelle, les Chambres, sous la présente législation, ne sont pas constituantes. On proposait en somme, de faux remèdes qui, de surcroît, étaient inaccessibles.

On ne pouvait mieux renforcer ainsi le sentiment d'impuissance ou d'inauthenticité parlementaire que suscitent les discussions sur les pouvoirs spéciaux.

Sans doute, à partir de ces réflexions peut-on avoir le sentiment que l'opposition est prise dans un piège. D'aucuns nous disent que les débats sont trop longs, que le gouvernement perd un temps précieux, que le

Parlement sape son prestige en résistant à des demandes de pouvoirs spéciaux autant que faire se peut, mais finalement en vain.

Il faut être clair. L'opposition comme la majorité du reste ont insisté sur la nécessité de limiter les pouvoirs spéciaux. Mais tout particulièrement l'opposition doit résister avec énergie à une dépossession des prérogatives parlementaires, à l'expulsion des débats publics au Parlement, des discussions relatives à la confection de lois qui doivent régir l'essentiel de la vie économique et sociale.

Nous devons aussi amener le gouvernement à préciser les garanties qu'il peut donner, à définir sa politique, à limiter les pouvoirs qu'un texte flou et indéterminé lui concède abondamment.

A cet égard, le débat en commission du Sénat a été exemplaire. Certaines précisions ont été obtenues et le rapport parfaitement structuré — ce dont je félicite les rapporteurs — témoigne de la portée de certaines discussions qui ont été menées.

Enfin, le débat qui commence aujourd'hui et qui se poursuivra durant quelques jours, est intéressant en ce qu'il permet de discerner les raisons véritables d'une demande de pouvoirs spéciaux dans le contexte économique et social actuel.

Le gouvernement fonde ces pouvoirs spéciaux sur une théorie qui a été déglacée par le Conseil d'Etat, tirée d'une analyse du texte constitutionnel.

Selon le Conseil d'Etat et la doctrine constitutionnelle, les pouvoirs spéciaux doivent être exceptionnels et de stricte interprétation. Ils ne se justifient que par une urgence. Ils doivent être précisés rigoureusement dans les lois d'habilitation. Ce sont les raisons répétées à l'envi par le Conseil d'Etat que le Premier ministre n'a cessé de citer avec un fair-play qui n'excluait pas l'habileté puisque, à force de l'entendre citer le Conseil d'Etat, on finissait par croire qu'il n'avait pas cessé de suivre ses avis, ce qui est assurément discutable.

En effet, lorsqu'on examine les raisons de fond, les arguments politiques invoqués par le gouvernement et le texte du projet, on ne peut manquer d'être frappé par le divorce qui existe entre les conceptions du Conseil d'Etat et celles du gouvernement.

D'abord, pour ce qui a trait à la situation d'urgence et aux situations exceptionnelles, le Conseil d'Etat écrit : « L'attribution de pouvoirs spéciaux au Roi doit avoir un caractère exceptionnel. Elle ne peut être consentie qu'à raison de circonstances de crise et, dès lors, pour une période limitée où les circonstances le justifient. En effet, l'attribution de pouvoirs spéciaux au Roi implique une extension du pouvoir réglementaire du gouvernement au-delà des limites qu'autorise l'article 78 de la Constitution. » Il faut donc des circonstances exceptionnelles et des situations d'urgence.

On ne peut dès lors, que s'étonner des raisons qu'avance officiellement le gouvernement pour solliciter à nouveau des pouvoirs spéciaux.

Il ressort de la lecture de l'exposé des motifs que les pouvoirs spéciaux demandés par le gouvernement sont destinés à poursuivre trois objectifs essentiels : la promotion de l'emploi, domaine dans lequel le gouvernement estime avoir obtenu des succès non négligeables ; le maintien de la compétitivité, objectif que le gouvernement estime avoir atteint en partie, la réduction du solde net à financer du Trésor, ce qui constitue le point le plus noir de son programme.

Au vu des motifs allégués, il est clair que, pour l'essentiel, les pouvoirs spéciaux sont demandés, aujourd'hui, exactement pour les mêmes raisons que celles qui étaient déjà invoquées en 1982 et en 1984 et pour atteindre les mêmes objectifs. Sans doute, des difficultés subsistent, mais elles sont permanentes et non pas passagères. De plus, elles ne sont pas exceptionnelles.

On demande, aujourd'hui, des pouvoirs spéciaux, en raison de l'urgence, pour poursuivre des objectifs identiques aux précédents, pour régir des matières similaires à celles pour lesquelles ces pouvoirs spéciaux ont été délégués pendant vingt mois et pour maîtriser les mêmes problèmes. On peut comprendre que, dans une situation difficile, le gouvernement dispose, dans un premier temps, de pouvoirs spéciaux, ce qui a été fait abondamment pendant vingt mois, mais les échecs que le gouvernement connaît dans le traitement de la crise, dans l'utilisation des pouvoirs spéciaux antérieurs, ne peuvent devenir un prétexte à en redemander indéfiniment.

Les pouvoirs qui avaient été donnés en 1982 ne l'avaient été que pour permettre au Parlement de recevoir, si j'ose dire, le relais dès que les urgences invoquées auraient disparu. C'est le contraire qui se passe : Le Parlement est écarté, de façon permanente, de la confection des normes

destinées à régir des domaines aussi essentiels de l'économie et de la vie sociale.

Mais une situation « urgente » qui s'étale sur quatre ans n'est pas urgente, une situation de crise qui dure depuis des années n'est plus une situation exceptionnelle.

La demande du gouvernement répond peut-être à des nécessités politiques, mais elle ne répond pas aux exigences constitutionnelles.

Ce n'est pas l'incapacité technique du Parlement à traiter, après vingt mois de pouvoirs spéciaux du gouvernement, les matières que ce dernier nous demande de leur déléguer, qui est en cause. Là ne réside pas la véritable raison qui justifie la demande de pouvoirs spéciaux. L'idée essentielle avancée par le gouvernement est que le Parlement ne peut légiférer, dans un temps raisonnable.

Je me suis livré à cet égard à un relevé intéressant. J'ai établi un recensement des lois récentes que le Parlement a discutées et votées.

Ainsi la loi très importante qui portait des dispositions fiscales et budgétaires et ne comptait pas moins de 74 articles a été promulguée le 28 décembre 1983. Le rapport de la commission du Budget date du 16 novembre 1983. La Chambre a discuté ce projet du 21 au 23 novembre et l'a adopté le 24 novembre. Pour sa part, le Sénat l'a adopté le 21 décembre 1983.

La loi de redressement du 31 juillet 1984, particulièrement fouillée et importante, et qui comptait 102 articles, a été déposée à la Chambre le 30 avril. Le rapport ne comportait pas moins de 530 pages. Les discussions à la Chambre se sont déroulées entre le 18 et le 25 juin. Le projet de loi y a été adopté le 27 juin; au Sénat, le 19 juillet. Il n'a donc fallu que deux mois et demi pour adopter une loi d'une telle importance.

La loi du 1^{er} août 1985, portant des mesures fiscales et budgétaires, a été publiée au *Moniteur belge* le 6 août 1985 et a donc également été votée en un temps record — deux mois et demi — par la Chambre et le Sénat.

Dans un autre domaine, le Parlement a voté avec célérité la réforme institutionnelle de 1980, réforme fondamentale portant sur d'innombrables articles. Le projet a été déposé, si ma mémoire est fidèle, en mai 1980 et a été voté au début du mois d'août de la même année.

Le Parlement, dans certaines circonstances, peut donc traiter des matières importantes de façon approfondie et relativement rapide, et délibérer d'une façon très fouillée et très complète.

Le Président de la Chambre, M. Defraigne, qui a voté contre ces pouvoirs spéciaux avait parfaitement raison — et c'est un honneur qu'il faut lui rendre — lorsqu'il déclarait au *Soir* que le Parlement sait travailler vite quand il le faut et que l'analyse statistique des travaux parlementaires montre bien que, pour la plupart des projets de loi importants, le Parlement a manifesté une rapidité exemplaire. Il ajoutait: « Il convient, par contre, de rappeler que le gouvernement a déposé d'une manière assez tardive son projet de loi relatif aux pouvoirs spéciaux, sans parler des budgets qui seront déposés avec plusieurs mois de retard. »

A cet égard, comment ne pas souligner le retard de plus en plus évident à déposer des budgets essentiels dont le Parlement devrait connaître dès à présent ?

Le budget des Voies et Moyens avait été annoncé pour le mois de mars. Nous y sommes. Il nous est maintenant proposé pour la mi-mai ou pour la fin mai, mais il n'est nullement certain qu'il sera déposé à cette date. C'est là un phénomène extraordinaire. Quant aux autres budgets, ils n'apparaîtront pour la plupart sur les bancs du Sénat qu'à la rentrée parlementaire, et vraisemblablement pas avant.

Ce sont ces lenteurs gouvernementales ajoutées à l'effet négatif des pouvoirs spéciaux qui détruisent le prestige du Parlement. Celui-ci est non seulement dépossédé du droit de fixer des normes législatives en des matières essentielles mais, en outre, il ne peut exercer davantage son contrôle sur les moyens financiers de l'Etat. Je ne suis pas seul à le souligner. M. Joseph Michel, ancien président du PSC et député, a écrit dans *L'Echo de la Bourse* du 6 mars: « Il est difficilement admissible que le Parlement ne soit pas en possession, début mars 1986, du budget de l'Etat pour l'année en cours... » Et de considérer qu'il n'y a pas de circonstances atténuantes. Il ajoutait: « Tout retard de la part du gouvernement ne ferait qu'aggraver un malaise dont se plaint le régime, à savoir le mépris dans lequel l'exécutif peut tenir le pouvoir législatif en ne lui confiant pas à temps les documents indispensables à l'exercice de sa mission. »

Ce sont là des jugements précis et particulièrement sévères qui indiquent à quel point le gouvernement qui, indirectement, accuse le Parlement de lenteur, d'incapacité ou d'impuissance, est lui-même frappé du mal dont il prétend que nous sommes atteints.

Cette remarque devait être faite. Quoi qu'il en soit, il ne faut rien exagérer. Les exemples démontrent que le véritable problème des pouvoirs spéciaux se situe ailleurs. J'y reviendrai.

J'aborde à nouveau l'aspect juridique de la question, très important, ne serait-ce que parce que le gouvernement, avec une insistance digne d'éloge d'ailleurs, a tenté de fonder sa demande sur notre droit constitutionnel.

Je répète que ce projet n'est pas conforme aux exigences constitutionnelles puisqu'il n'y a pas de circonstances exceptionnelles. De plus, il n'est pas non plus conforme aux exigences constitutionnelles quant à la précision dont il devrait faire preuve dans la délégation des matières.

Le Conseil d'Etat dit en effet: « Lorsque des pouvoirs sont attribués au Roi sur base de l'article 78 de la Constitution, une condition essentielle doit être remplie. » Au terme de cet article, en effet, les lois particulières qui attribuent des pouvoirs au Roi doivent le faire formellement. Toute loi d'habilitation doit donc définir avec précision les pouvoirs conférés au Roi. La règle s'impose encore avec plus de rigueur pour les lois conférant des pouvoirs spéciaux, à raison du mode exceptionnel d'exercice de la fonction normative que ces lois instituent pour une période limitée.

Donc, pour satisfaire à l'exigence constitutionnelle, il faut que la loi d'habilitation non seulement indique les buts et les objectifs mais surtout qu'elle détermine, de manière précise, les matières dans lesquelles ces pouvoirs pourront être exercés.

Comme le dit le Conseil d'Etat, la loi d'habilitation peut, par exemple, recourir, pour assurer cette précision dans le texte, à des indications à caractère négatif, en mentionnant des matières ou des parties de matières que le législateur entend exclure de l'attribution des pouvoirs.

Cette détermination des matières est une condition indispensable d'abord en raison, bien sûr, du prescrit constitutionnel et de l'équilibre des pouvoirs, mais aussi à raison du contrôle juridictionnel des actes du Roi. Ce contrôle juridictionnel est requis par l'article 107 de la Constitution qui définit là une clé de l'équilibre des pouvoirs dans un régime démocratique. Le Conseil d'Etat le précise également très nettement: « La délimitation des pouvoirs spéciaux est indispensable pour que le contrôle juridictionnel, qui doit s'exercer sur les actes réglementaires en vertu de l'article 107 de la Constitution, puisse être effectif et, par ailleurs, n'entraîne pas d'insécurité juridique. Dans le cas où les limites d'une habilitation laissent place au doute, l'interprétation du juge risque de différer de celle du gouvernement. Tant qu'une solution jurisprudentielle ne sera pas imposée, l'incertitude subsistera quant à l'existence même d'une règle de droit. »

Je ne me livrerai pas ici, monsieur le Premier ministre, à une analyse exégétique de la loi d'habilitation. Il est toutefois évident que l'imprécision des matières, le flou, le vague qui dominent ces textes rendent difficile, voire impossible le contrôle juridictionnel. Comme l'écrivait le Conseil d'Etat, « les termes que la loi emploie sont si généraux et si absolus qu'ils répugnent à une interprétation restrictive. »

Face à une telle imprécision de matières, le juge peut prendre trois attitudes. Dans certains cas, à raison de ce que les délégations de pouvoirs au Roi sont de stricte interprétation, le juge peut estimer que ce qui n'est clairement attribué par la loi au Roi n'est pas attribué du tout et, en conséquence, annuler les arrêtés de pouvoirs spéciaux.

Il peut aussi — c'est une deuxième attitude — considérer qu'à raison des habilitations extrêmement larges qui ont été faites, il n'a d'autre ressource que de valider les arrêtés de pouvoirs spéciaux, sous la seule réserve du contrôle de constitutionnalité ou de conformité aux normes supranationales. Dans ce cas, le contrôle juridictionnel est des plus minces et des plus faibles.

Enfin, une troisième possibilité s'offre au juge: il peut tenter d'exercer un contrôle, mais l'imprécision des matières l'amènera à se substituer au pouvoir politique, à définir lui-même les finalités de l'action politique. Nous risquons alors de tomber dans un système de gouvernement des juges, où les juges font eux-mêmes la politique du gouvernement.

On trouve dans la jurisprudence relative aux arrêtés de pouvoirs spéciaux des décisions correspondant à chacune des trois attitudes que je viens de décrire.

Ce risque d'arbitraire, d'incertitude, d'insécurité est créé fondamentalement par le législateur lorsqu'il ne s'exprime pas avec netteté, lorsqu'il laisse à l'administration, comme c'est le cas dans le projet qui nous occupe, un pouvoir discrétionnaire, sans véritable contrôle juridictionnel.

L'imprécision des matières était déjà caractéristique dans les lois de 1982 et 1983. D'éminents juristes l'avaient remarqué, en particulier M. Alen qui, dans une étude publiée dans le *Rechtskundig Weekblad* du 15 octobre 1983 remarquait que les habilitations données excédaient les prévisions constitutionnelles.

Apparemment, la présence de M. Alen à la tête du cabinet de M. le Premier ministre n'a pas eu une influence particulièrement déterminante sur la confection du projet de loi actuel. On remarque souvent que les magistrats les plus distingués et les professeurs les plus remarquables, qui n'ont que condescendance pour les hommes politiques, ont une étrange aptitude à imiter leurs défauts ou à les prendre en charge dès qu'ils se rapprochent quelque peu d'eux. (*Sourires sur divers bancs.*)

Le projet est ce qu'il est, et, je l'ai dit, particulièrement imprécis. D'autres défauts dont est affectée cette loi sont plus graves. C'est ainsi que les précisions qui figurent dans le texte n'en sont pas véritablement; ce ne sont que des faux-semblants. Les garanties données par cette législation n'ont pas de consistance.

Prenons un exemple très caractéristique: celui de l'article premier, 1^o, du projet qui donne des pouvoirs spéciaux au Roi pour des fins qui sont très larges, tellement larges qu'on ne conçoit pas qu'il y ait un acte législatif qui puisse sortir du cadre de telles finalités.

Le Roi est habilité à prendre des mesures aux fins d'assurer le redressement économique et financier, la diminution des charges publiques, l'assainissement des finances publiques, la promotion de l'emploi, l'équilibre financier, la maîtrise des dépenses, la sauvegarde des régimes de sécurité sociale, etc. Quelle est la loi qui n'obéit pas à une telle finalité?

L'article premier, qui s'étale sur deux ou trois cents lignes, n'est fait que d'une seule phrase. C'est une gageure linguistique et légistique qui dépasse les plus longues vaticinations de Marcel Proust, avec le plaisir de la lecture en moins, ou les meilleures réflexions de notre ancien président Fernand Delmotte, l'honnêteté en moins.

L'article premier fait donc croire à des délimitations des pouvoirs du Roi. En effet, ces pouvoirs lui sont attribués sous des conditions apparemment restrictives. On comprend que le Roi devra favoriser un accord interprofessionnel et donc réunir des partenaires sociaux, puisqu'il est dit: «A défaut d'un accord interprofessionnel assurant le maintien de la compétitivité (...) le Roi pourra...»

Deuxièmement, en vertu de ce texte, le Roi devra rendre obligatoire un accord interprofessionnel s'il assure le maintien de la compétitivité. Dès lors, dès qu'un accord interprofessionnel, conforme à la norme de compétitivité, est dégagé, on peut penser que le Roi devra nécessairement lui donner force obligatoire.

En réalité, il n'en est rien. Les conditions inscrites dans le texte sont à la fois impraticables et inopérantes. D'abord, il est proposé aux partenaires sociaux de prendre un accord sur des matières qui ne sont pas tout à fait de leur compétence. Cette première remarque a néanmoins peu d'importance dans le cadre de mon exposé. Le texte précise, en effet, que l'accord interprofessionnel doit assurer le maintien de la compétitivité, la promotion de l'emploi et la flexibilité du marché du travail et porter sur la formation du revenu et sur le pouvoir d'achat. Ce sont des domaines qui sortent du cadre de la loi sur les conventions collectives.

En première lecture, on peut penser que si l'accord interprofessionnel répond à ces critères, le Roi devra nécessairement le conforter. C'est une erreur, car on s'aperçoit, lorsqu'on poursuit la lecture du texte, que le Roi n'est pas tenu par ces conditions. En effet, le texte précise ensuite que l'accord sera rendu obligatoire pour autant qu'il assure le maintien de la compétitivité. Voilà un bien curieux texte!

Vous demandez aux partenaires sociaux de dégager un accord qui réponde à trois critères précis et vous ne les obligez à le consacrer que lorsqu'il réponde à un seul, à savoir le maintien de la compétitivité! Cette anomalie dans la rédaction du texte suscite une réflexion politique.

Il est évident que le maintien de la compétitivité intéresse immédiatement les chefs d'entreprise, tandis que la promotion de l'emploi intéresse,

elle, beaucoup plus directement les partenaires sociaux. Voici donc un premier déséquilibre. Cette dissymétrie flagrante indique une direction qui fausse déjà à l'avance toute la mécanique de discussion entre partenaires sociaux.

En commission, nous avons demandé au Premier ministre ce qui se passerait si un accord professionnel était dégagé qui maintient la compétitivité mais qui, par contre, n'assure pas la promotion de l'emploi et même, au contraire, la met en péril. Le Premier ministre a répondu qu'il lui était libre d'apprécier cet accord, non seulement sous l'angle de la compétitivité, mais aussi sous d'autres critères, notamment celui qui garantit de l'emploi.

Dès lors, cette phrase n'a rigoureusement aucun sens, puisque les mots «pour autant qu'il assure le maintien de la compétitivité» sont purement exemplatifs.

M. Basecq, premier vice-président, prend la présidence de l'assemblée

C'est donc un texte dans lequel on demande au gouvernement d'apprécier un accord et de le rendre obligatoire lorsqu'une condition particulière est respectée. Mais lorsqu'on demande au Premier ministre comment il comprend ce texte, il nous dit: «Je ne suis pas tenu par ce seul critère; je peux apprécier l'accord interprofessionnel comme je le veux.» En d'autres termes, cette limitation n'en est pas une, cette condition est purement potestative. Elle dépend souverainement de la libre appréciation du pouvoir exécutif. Voilà qui est tout de même extraordinaire!

Pourquoi faut-il nous soumettre un texte de vingt lignes pour dire tout simplement que le Roi, après consultation des partenaires sociaux, fixera souverainement la norme de compétitivité, en comparaison avec celle des partenaires commerciaux de la Belgique? C'est tout ce qu'il y avait à dire et tout ce qui s'y ajoute n'est qu'une garantie en trompe-l'œil.

Enfin, au cours de ce débat avec le Premier ministre, celui-ci, après avoir dit qu'il n'était nullement tenu par les critères de la loi et après avoir rejeté un amendement que nous avions déposé et qui tentait d'ajouter au premier critère «maintien de la compétitivité» celui de «promotion de l'emploi», nous a dit: «Mais de toute façon, si je rejette un accord interprofessionnel qui par extraordinaire se serait dégagé, dans ce cas, je viendrai devant les Chambres pour solliciter la confiance.» Voilà tout de même une façon peu commune de légiférer.

On prétend définir des conditions restrictives, mais, en fait, celles-ci n'ont aucune portée restrictive de par la volonté du gouvernement qui veut avoir les mains libres. Elles ne signifient véritablement rien. Et puis, lorsqu'on a éliminé toute entrave dans le texte, le Premier ministre affirme qu'il viendra devant les assemblées pour ne pas utiliser les pouvoirs qu'il réclame. En d'autres termes, il demande le pouvoir de consacrer ou de ne pas consacrer un accord. Il dit: «Ce qui figure dans le texte n'a pas d'importance. De toute façon, je viendrai devant le Parlement, pour m'expliquer dans le cas où je rejetterais un accord.»

C'est dire que, véritablement, on se trouve devant un texte dont la portée théorique et pratique est nulle, sans intérêt juridique aucun. Les pouvoirs du Roi en cette matière sont véritablement exorbitants. Le 1^o de l'article premier est un exemple de législation de faux-semblant, une législation à la Potemkine où l'on donne l'impression qu'on entoure les pouvoirs délégués d'une série de garde-fous, qui sont en réalité inexistantes. En vertu de ce projet, le Roi peut fixer des subventions, des conditions, modifier des règles, diminuer ou augmenter les finances publiques, porter atteinte à des règles relatives aux structures de la sécurité sociale. Il peut non seulement diminuer les dépenses mais aussi les augmenter — en réalité, cela n'est pas du tout exclu —, il peut tout faire dans le secteur public, pour autant qu'il le rationalise.

L'article premier, 2^o, c, est tout à fait significatif. Il y est prévu, en effet, que le Roi peut limiter ou réduire les dépenses publiques en rationalisant les institutions publiques. Que signifie «rationaliser une institution»? Quelle est la portée juridique d'un mot aussi vague et aussi indéterminé, si ce n'est que le Roi peut tout faire? M. le Premier ministre est devenu un disciple de Hegel.

Hegel disait que tout ce qui est réel est rationnel et tout ce qui est rationnel est réel. En quelque sorte, M. le Premier ministre est devenu pareil à M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir: il rationalise sans s'en rendre compte. Nous aurons une législation qui sera indiscuta-

blement rationnelle et dont le coût social sera aussi indiscutablement réel.

Tout cela est sans doute un fait d'influence des sociologues ou des philosophes. Espérons que les juges auront la tête bien faite et qu'ils seront également de bons philosophes, car leur contrôle risque d'être assez aberrant. Comment vont-ils apprécier la rationalité des mesures que vous aurez prises? L'Histoire le dira.

La conclusion qu'on peut tirer de l'examen général d'un tel projet est qu'il ne répond manifestement pas aux exigences du Conseil d'Etat, dont les avis tiennent tant à cœur au Premier ministre. Cette haute instance a, en effet, déclaré à propos d'une disposition de l'article 1^{er}, que « les habilitations qui sont données au Roi ne restent pas dans les limites dans lesquelles les attributions de pouvoirs spéciaux restent compatibles avec la Constitution ».

On ne peut être plus clair pour dire poliment au gouvernement qu'il demande au Parlement de commettre une inconstitutionnalité.

La véritable raison de demander des pouvoirs spéciaux, je le répète, ne tient pas tellement à la lenteur du travail parlementaire — je l'ai montré dans des exemples précis —, mais réside plutôt dans les difficultés politiques qu'engendrent des débats publics sur la confection des normes définissant la politique d'austérité.

Comme M. Henrion, que j'ai relu hier avec beaucoup de plaisir, je crois que ces pouvoirs sont un signe des temps, même si l'on ne sait pas exactement ce que cela veut dire.

J'ai constaté qu'un homme aussi avisé que M. Henrion ne savait pas très bien quelle était la portée de cette évolution. Il vient de publier une plaquette *Le Parlement est-il en crise?* Il l'a fait dans le cadre d'une tradition bien agréable qui consiste à envoyer à des amis universitaires, lorsqu'ils partent à la retraite, non des fleurs, mais des pensées imprimées.

Dans le *Liber amicorum* Willy De Clercq, on trouve ainsi quelques réflexions fort intéressantes. M. Henrion y parle du « glissement progressif du pouvoir » se référant sans doute au cinéaste M. Robbe-Grillet qui parlait, lui, des « glissements progressifs du plaisir ». Ici, il est question des glissements progressifs du pouvoir exécutif et de ses empiètements.

Dans le cas d'espèce, on ne va pas vers l'extase comme dans les films de Robbe-Grillet!

M. Leemans reprend la présidence de l'assemblée

« Le glissement progressif du pouvoir au profit des gouvernements n'a pas permis de réduire, loin s'en faut, l'opacité dans les facteurs de décision », affirmait encore M. Henrion.

Ce qui me paraît intéressant dans les réflexions de notre estimé collègue est le fait qu'il lui semble que le Parlement n'est pas seul à traverser une crise. J'ai pu y lire également qu'il n'était pas très rassuré sur l'évolution des gouvernements. Il cite, en effet, avec un plaisir discret mais néanmoins certain, la réflexion d'un politologue anglais, M. Fitz Morris, qui, en 1983 sous le gouvernement Martens V, déclarait dans un livre publié à Londres et intitulé *The politics of Belgium*: « La chose politique belge peut être comparée à un pétrolier géant; un violent coup de barre produit un changement infinitésimal de direction après quatre ou cinq milles marins. La multiplicité des couches de gouvernement, le besoin de satisfaire des syndicats et des employeurs divisés sur des bases religieuses et idéologiques, de lourdes et encombrantes formules de coalition, ont rendu le gouvernement presque totalement imperméable au changement. »

J'espère, monsieur Henrion, que vous avez aussi dédié cette belle brochure au Premier ministre parce que, en fin de compte, il est concerné au premier chef. Voilà, en tout cas, un avis particulièrement intéressant.

La réflexion de M. Henrion — et cela me paraît significatif — montre que nous sommes manifestement au cœur d'une évolution importante. Comme M. Henrion, j'admettrai bien volontiers que le débat parlementaire n'est pas la seule instance démocratique qui garantisse la démocratie. Il existe d'autres façons de créer des lois et des normes.

Il serait peut-être intéressant de démontrer en quoi le débat parlementaire, au moment de la confection de la norme législative a une fonction particulière.

Le Premier ministre a énuméré les conditions qui entourent la confection des normes législatives établies par arrêtés de pouvoirs spéciaux: avis du Conseil d'Etat, rapport au Roi, communication aux Chambres

des arrêtés avant publication, et enfin, confirmation de ces arrêtés, avec possibilité de les amender.

Ce sont des garanties non négligeables, et je ne les sous-estime pas. Il est toutefois intéressant de constater que la confirmation des arrêtés de pouvoirs spéciaux — qui est la procédure de contrôle la plus importante — ne fait pas l'objet d'un débat public au moment de l'établissement de la norme, qui est caractéristique de l'œuvre législative de tout Parlement. Il existe évidemment d'autres façons démocratiques de légiférer. Prenons, par exemple, le référendum. Les inconvénients de cette méthode sont connus. On sait que le choix d'une norme complexe dépend d'un vote par oui ou non, sans débat.

Il existe des exemples extraordinaires: j'ai lu dans une brochure publiée à Paris qu'il s'était passé récemment un événement important à Dale Count, en Floride. Un référendum proposait une réduction de 9 p.c. du montant des impôts, mais une erreur d'impression avait porté la proposition à 90 p.c. Eh bien, 35 à 40 p.c. des Américains qui ont voté adoptèrent cette loi. C'est un signe de civisme extraordinaire. En Belgique, une telle proposition aurait sans doute été adoptée par 80 à 90 p.c. de votants!

Cet exemple met en évidence la fragilité de la norme référendaire. Dans l'intervention référendaire, comme dans la pratique de gouvernements agissant par pouvoirs spéciaux, la norme législative est livrée « toute faite » en public. L'élaboration de la norme de pouvoirs spéciaux est faite dans des cabinets, par des fonctionnaires.

Mme Herman-Michielsens a souligné cet aspect de la question. Les arrêtés de pouvoirs spéciaux sont établis par des techniciens, voire par des technocrates. On connaît le rôle des bureaucrates, qui se multiplient dans les cabinets ministériels. Cette influence des spécialistes avait conduit Lloyd George à dire que les actes des gouvernements modernes sont essentiellement devenus « le fait d'experts conduits par des amateurs ».

Quoi qu'il en soit, la contradiction et la publicité sont absentes au moment de l'élaboration de la norme. Celle-ci naît dans un monde clos, qui n'est pas contrôlé par l'opinion et qui n'est pas identifiable par elle. Au contraire, la loi conçue au sein du Parlement se caractérise par un débat en public de mandataires représentant certaines couches de la population, et certains intérêts collectifs.

Le professeur Delpérée voyait d'ailleurs dans ce débat public une des spécificités du régime parlementaire. Il disait que la technique de la représentation proportionnelle permet à l'opinion de se reconnaître dans ses traits essentiels comme dans ses nuances, à travers une assemblée qui pourra prétendre reproduire de manière fidèle, mais en format réduit, le groupe des électeurs. En ce sens, le débat parlementaire est une délibération « en miroir » au cours de laquelle les contradictions de la vérité, les conflits, sont amenés au jour au cœur du débat. Chacun est ainsi invité à se définir et à se situer au nom de valeurs qui sont affirmées publiquement.

Il y a une différence notable entre le vote public et le vote secret. Si l'on avait voté au Sénat par vote secret la loi sur le racisme, elle n'eût jamais obtenu le nombre de votes positifs avec lesquels elle a été adoptée. On sait aussi que dans les propositions de loi introduites par des progressistes en vue d'instituer le référendum, on trouve des dispositions qui veulent interdire que certaines propositions portant atteintes aux droits de l'homme soient soumises au référendum. On perçoit ainsi la différence essentielle qui existe entre la délibération publique d'un parlement et le vote référendaire.

Le débat parlementaire revêt donc plusieurs qualités essentielles. Il est, par excellence le lieu de transparence du pouvoir d'Etat. La norme qui sort de cette délibération est faite en public et apparaît dans toute sa clarté, puisqu'elle a été conçue, si j'ose dire, en plein jour.

Le débat parlementaire est aussi une pédagogie politique: il met en évidence l'ordre des valeurs en jeu; il éclaire l'opinion sur les enjeux de la politique et déploie la contradiction publiquement, au moment de la confection de la loi.

C'est, en effet, au sein de la contradiction des intérêts, des principes et des valeurs, que la loi se constitue publiquement. Le débat législatif oblige le gouvernement et les parlementaires à faire passer entre eux les risques du conflit. Ils doivent maîtriser la difficulté d'assumer publiquement des positions qui peuvent contredire les promesses, les engagements, les idéaux sociaux. C'est bien là, en effet, l'un des risques du débat parlementaire; c'est là essentiellement que peuvent se poser des problèmes pour une majorité.

Pour cette raison, les pouvoirs spéciaux constituent une technique dont l'effet essentiel est d'éliminer la tension politique qui traverserait la majorité si elle devait se définir publiquement au moment même de la prise de décision. Les pouvoirs spéciaux permettent de différer le débat au moment où la prise de décision sera la plus impopulaire, c'est-à-dire au moment de la confection de la norme.

On comprend ainsi pourquoi le procédé de la confirmation s'avère insatisfaisant. La confirmation des arrêtés de pouvoirs spéciaux intervient, en effet, au moment où le débat politique, pour l'essentiel, est réglé, où l'effet premier des réformes édictées par arrêtés numérotés a déjà produit son impact et donc, d'une certaine manière, n'est plus d'actualité.

La confirmation est donc un combat d'arrière-garde. Il est d'ailleurs significatif que dans les pouvoirs spéciaux précédents le gouvernement avait avancé que la confirmation était semblable à une ratification. Elle ne pouvait être compatible avec un droit d'amendement. On voulait ainsi réduire la confirmation à un vote de confiance pur et simple du gouvernement.

Je ne sous-estime pas les garanties données par le gouvernement, mais elles passent véritablement au second plan puisqu'elles n'interviennent pas au moment politique essentiel.

Je voudrais montrer *in concreto* les raisons pour lesquelles le gouvernement a demandé ces pouvoirs spéciaux. Il suffit de relire le rapport de la Banque Nationale paru au début du mois de mars, pour comprendre quelques-uns des motifs politiques qui expliquent la durée exceptionnelle réclamée pour l'utilisation des pouvoirs spéciaux.

Ce rapport émet plusieurs constatations et, d'abord, que les investissements en capital pour l'année 1985 accusent une croissance de 2,3 p.c., ce qui est peu en comparaison des avantages fiscaux accordés aux propriétaires des entreprises. Par contre, selon le rapport de la Banque Nationale, la croissance des revenus de la propriété mobilière aura été de 7,7 p.c. en 1985.

Premier constat évident: Les allègements de charges concédés aux entreprises n'ont pas été utilisés pour investir mais, au contraire, ont permis de rétribuer davantage les revenus du capital. Les revenus mobiliers, augmentent de 7,7 p.c. et les revenus de la propriété de 13 p.c. à prix courants, alors que la masse salariale, pendant le même temps, n'a augmenté que de 0,9 p.c. ce qui est nettement inférieur à une inflation même limitée à 2,5 p.c.

On voit nettement apparaître une des conséquences de la politique d'austérité du gouvernement Martens V: elle a favorisé les revenus du capital mobilier ou immobilier au détriment des revenus du travail.

Voilà un débat que nous n'entendrons pas au moment où seront élaborées les nouvelles normes qui devront probablement poursuivre cette politique et accentuer, sans doute, cette discrimination dans l'effort pour le règlement de la crise. Voilà une des raisons qui motivent la demande de pouvoirs spéciaux.

Le rapport de la Société Générale, publié au mois de janvier, fournit quelques données économiques intéressantes. Il y est dit notamment que le taux de croissance en 1986 a été évalué à 1,3 p.c., ce qui est un taux faible puisqu'il situe la Belgique en queue de peloton des nations occidentales. Ce taux, en République fédérale d'Allemagne, atteint ou dépasse les 3 p.c. et dans les autres pays de la CEE se situe aux environs de 2 p.c. Pour la Société Générale, la croissance en janvier serait de 1,2 p.c., soit une récession de près d'un demi point par rapport à 1985.

Ces considérations sont intéressantes, car elles indiquent que la politique qui a été menée a des effets déflatatoires et conduit, par exemple — comme le constate le bulletin de la Société Générale —, à une évolution négative des ventes au détail en septembre 1985. Selon l'Institut national de statistique, les ventes au détail n'auraient augmenté que de 1,7 p.c. à prix courants ce qui se traduit, compte tenu de l'inflation, par une réduction du volume de 2,4 p.c.

Toujours dans le bulletin de janvier de la Société Générale, on peut lire: « Une économie de 15 milliards sur les allocations de chômage et de 15 milliards à charge de la sécurité sociale entraînerait une baisse de 1 p.c. du revenu réel disponible des ménages et, partant, un nouveau repli de la consommation, de 0,5 p.c., et une progression plus faible du produit national brut, de 0,15 p.c. »

Voilà bien la marque de l'effet déflatatoire de la politique d'austérité pratiquée par le gouvernement.

Ce dernier va donc se trouver, ce n'est pas douteux, devant une situation particulièrement difficile. Les recettes fiscales ne s'accroissent pas. En effet, les revenus du travail, qui sont la principale source de la ponction gouvernementale de la politique d'austérité, diminuent, c'est une conséquence de ses effets déflatatoires. Par ailleurs, le gouvernement se refuse à accroître la pression fiscale. En même temps qu'il affirme cette volonté de prélever sur la population un tribut en vue de régler les problèmes de crise, le gouvernement se refuse, c'est explicite dans sa déclaration, à accroître la pression fiscale. Notons que malgré cette déclaration, celle-ci s'est accrue en 1985 — c'est ce qui ressort de ces bulletins de l'OCDE — de 47,2 à 47,6 p.c., alors que dans tous les pays européens elle a généralement diminué.

Comment le gouvernement va-t-il résorber, comme il l'affirme, la dette publique qui a dépassé les 5 000 milliards, fait absolument astronomique? Le mystère est évidemment complet. Nous en sommes réduits à des conjectures. M. de Wasseige en a formulé quelques-unes en commission. Nous ne savons pas ce que le gouvernement va faire. Nous allons lui déléguer des pouvoirs dans la plus grande obscurité.

Deuxième question: comment va-t-il réduire en 1987 le déficit annuel des finances publiques? Celui-ci allait être réduit à moins de 500 milliards en 1986. Or il apparaît maintenant, après les déclarations du ministre des Finances, qu'il sera d'environ 624 milliards. Cette progression absolument délirante ne concorde pas avec les déclarations du Premier ministre. Au moment des élections, vous affirmiez notamment que, de façon certaine, le solde net à financer serait ramené en dessous du seuil des 500 milliards de francs.

Le rapporteur vient de nous rapeler la volonté du gouvernement de réaliser une économie de 210 milliards pour la fin de 1987. Véritablement, on est en droit de s'interroger sur les procédés auxquels le gouvernement va recourir pour aboutir à une telle politique qu'il était incapable de réaliser dans les années précédentes.

Nous ne savons donc pas ce que fera le gouvernement parce que probablement il ne le sait pas lui-même, pour une raison évidente: Il ne s'est pas accordé sur le remède de cheval qu'il va devoir appliquer pour réaliser une telle politique. J'en trouve sinon une preuve, du moins un indice dans le comportement de certains dirigeants de la majorité. Le bureau du PRL a délégué ses chefs de groupe auprès du Premier ministre pour le presser de légiférer par arrêtés numérotés, pour protester contre un retard en cette matière. M. Louis Michel, le vendredi 14 mars, dans une interview à *La Dernière Heure*, a déclaré qu'un premier train de mesures devait être pris avant Pâques, faisant entendre qu'il n'était pas bien sûr qu'il en serait ainsi, d'autant plus que d'autres chefs de la majorité, appartenant, eux, au CVP, déclaraient au contraire qu'il fallait attendre des arbitrages budgétaires.

Le véritable problème réside dans le fait que les arrêtés de pouvoirs spéciaux essentiels, ceux qui doivent définir ces remèdes énergiques et atteindre toute une série de secteurs de la vie sociale et économique, ne sont pas prêts. Les arbitrages ne sont pas décidés. C'est tout à fait extraordinaire lorsqu'on sait que le gouvernement avait annoncé qu'il agirait avec une rapidité exemplaire.

C'est également la raison pour laquelle le budget n'est pas non plus déposé, car les décisions budgétaires fondamentales n'ont pas été prises. Or, monsieur le Premier ministre, depuis trois mois, vous avez eu tout le temps de préparer votre politique, de définir vos arbitrages, d'arrêter les principes directeurs des mesures qui devront être prises. Vous ne l'avez pas fait. Cette situation est particulièrement inquiétante et regrettable lorsque c'est au Parlement qu'on impute les lenteurs qui, pour l'essentiel, sont le fait du gouvernement.

On nous demande des pouvoirs spéciaux, non pas, je le répète, en raison de l'incapacité du Parlement à voter sous forme de loi-cadre, dans les trois ou quatre mois à venir, une réforme approfondie dans les matières économiques et sociales, mais bien parce que le gouvernement ne veut pas, au moment où il devra prendre des mesures assez terrifiantes, les soumettre à un débat public et contradictoire devant sa majorité.

Telle est la raison principale du projet qui est soumis à notre vote. Ils ne sont pas motivés par une situation d'urgence ou des nécessités du type de celles qui sont autorisées par la Constitution. J'ai écouté en commission MM. Henrion et Langendries, démocrates convaincus, qui ont essayé de limiter les délégations de pouvoirs, dans un état d'esprit que j'apprécie. Ils ont dit: « C'est la dernière fois, soyez-en assurés, que nous voterons des pouvoirs spéciaux au cours de cette législature. »

M. Collignon. — Ils l'avaient déjà dit.

M. Lallemand. — J'apprécie cette intention, mais cette réponse démontre bien que la nécessité véritable que vous invoquez n'existe pas. Si, comme vous le disiez, ou comme l'avait dit Achille Van Acker, les pouvoirs spéciaux « sont justes parce qu'ils sont nécessaires », comment pouvez-vous dire à l'avance qu'on renoncera à en voter dans les années qui viennent, alors que nous ignorons de quoi celles-ci seront faites particulièrement au moment où la dette publique est en inflation galopante.

Comment donc peut-on renoncer à l'avance aux pouvoirs spéciaux, si ce n'est parce qu'on est convaincu que la raison fondamentale de ceux-ci ne réside pas, comme on le dit, dans des nécessités tirées de l'urgence ou dans les retards du Parlement à légiférer, mais bien dans l'incapacité dans laquelle la majorité se trouve de pouvoir défendre publiquement, sans se déchirer ni se contredire, la politique qui sera mise en œuvre par le Premier ministre? Telle est la véritable raison pour laquelle ces pouvoirs spéciaux sont indispensables et voilà pourquoi vous pouvez y renoncer à l'avance.

Je terminerai en disant, monsieur le Premier ministre, que votre gouvernement représentera une étape dans la transformation de la problématique institutionnelle. Notre assemblée n'est pas constituante, mais il est clair que les problèmes institutionnels se posent avec une force accrue. Indiscutablement, ce gouvernement en prépare un autre qui devra envisager des réformes institutionnelles profondes.

Votre gouvernement ne jouira pas de l'état de grâce prolongé dont il a bénéficié au cours de la législature précédente. Les réactions qui suivront les mesures discriminatoires, je l'ai rappelé, quant aux sacrifices, aux efforts de lutte contre la crise, seront politiquement dangereuses pour votre gouvernement. Ces mesures seront douloureusement ressenties par le monde du travail.

Le groupe socialiste n'allongera pas inutilement les débats au Sénat. Il n'est pas dans nos intentions de dépasser le calendrier des débats. Nous nous contenterons de mettre en évidence le sens antisocial des mesures que vous allez prendre. Nous mettrons en lumière les dangers communautaires que recèlent ces pouvoirs spéciaux au détriment de la Wallonie ou de Bruxelles. Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour empêcher la politique des pouvoirs spéciaux que nous croyons dangereuse. Mais, dans quelques jours, sachez-le, il faudra que le gouvernement prenne ses responsabilités et qu'il s'engage ouvertement, « à ciel ouvert », si je puis m'exprimer ainsi, dans une politique dont il devra assumer pleinement la responsabilité.

Nous serons là à chaque étape pour lui demander des comptes, pour affirmer et assurer la défense des intérêts du monde du travail. Nous serons présents pour préserver les bases d'une démocratie plus large et d'une solidarité plus fondamentale. (*Applaudissements sur les bancs socialistes et sur certains autres bancs.*)

De Voorzitter. — Het woord is aan de heer Chabert.

De heer Chabert. — Mijnheer de Voorzitter, ik zou willen beginnen met een vaststelling. Wij voeren hier een debat dat meer en meer surrealistische aspecten vertoont.

Mevrouw Delruelle-Ghobert. — Zeer juist.

De heer Chabert. — Immers, het is in de voorbije jaren gebleken dat men, naargelang men tot de oppositie of tot de meerderheid behoort, de bijzondere machten verdedigt of bestrijdt.

Een fundamentele conclusie moet hier worden getrokken. Telkens wanneer er crisis heerst en de groei het niet mogelijk maakt de gestegen welvaart te verdelen, wordt — en dit is geen vreugdevolle vaststelling — het Parlement feitelijk uit de besluitvorming geweerd. De regering — niet alleen de huidige — ervaart het Parlement als hinderlijk bij het nemen van moeilijke beslissingen die moed vergen en vaak weinig populair zijn. Dit moet ons doen nadenken over het probleem van democratische instellingen die het moeilijk hebben om op een klassieke manier te werken met inkrimpende financiële middelen.

Telkens als grote bezuinigingen noodzakelijk zijn, worden door de regering — welke haar samenstelling ook zij — kaderwetten, programwetten, mammoetwetten, *des lois «fourre-tout»* zoals de huidige Eerste minister ze indertijd heeft genoemd, in het Parlement ingediend en volmachten of bijzondere machten gevraagd. Met andere woorden: vóór of na de oorlog, ten tijde van Eerste minister van Zeeland en vandaag, zijn er zoveel uitzonderingen aangebracht op de normale

democratische regels dat men zonder gevaar voor overdrijving mag zeggen dat de uitzondering de regel is geworden.

Terecht kan men dan ook de vraag stellen of er niets aan de regel schort. In de rechtsterminologie kent men de notie «gewoonterecht». De gewoonte krijgt kracht van wet. Dit is het gevaar dat ook het Parlement bedreigt. Indien het systematisch afstand doet van zijn wettelijke voorrechten en het zich niet tijdig aanpast, zou het een gewoonte kunnen worden dat de bijzondere machten feitelijk normaal worden en dat de geschreven rechtsregel dode letter blijft.

Vandaar de bedenking die ons allen aangaat: is het instrument nog aangepast? Maken wij in dit Parlement — en dat klinkt misschien hard — geen klompen op het ogenblik dat iedereen schoenen draagt? Moeten wij dit instrument van democratische besluitvorming niet aanpassen aan onze tijd?

Onze fractie pleit voor een *aggiornamento* van onze parlementaire instellingen, meer efficiëntie door modernisering van onze werkmethodes en een veel betere controle op de staatsuitgaven. Als voorzitter van de subcommissie voor de Financiën heb ik nog in een zeer recent verleden ervaren hoe zeer hoge bedragen in de kabinetsraad worden goedgekeurd die volstrekt ontsnappen aan de controle van het Parlement. Jaarlijks, gedurende de jongste tien jaar, wordt ongeveer 60 miljard uitgegeven buiten de begroting, waarop het Parlement geen enkele controle heeft.

Ik pleit ook voor een andere taakverdeling tussen Kamer en Senaat. Het bicameralisme is ongetwijfeld nuttig voor het wetgevende werk. Reeds vaak werden teksten, die overhaast tot stand waren gekomen, verbeterd en teruggestuurd naar de andere Kamer. Maar of het bicameralisme ook met zich zou moeten brengen dat bepaalde debatten over politieke aangelegenheden, vooral van sociaal-economische en budgettaire aard, nodig zijn, daar heb ik ernstige twijfels over.

Er is meer. Maken wij ook niet te veel wetten? Regelen wij niet te veel door wetten wat normaal zou kunnen worden geregeld door koninklijke besluiten of door reglementen? Wordt de uitvoerende macht niet te veel gehinderd bij het nemen van beslissingen die snel moeten worden genomen?

Als de nood het hoogst is, moet de regering nabij zijn!

Moeten wij, met andere woorden, in het grondwettelijk en wettelijk arsenaal geen wijzigingen aanbrengen, die het mogelijk maken dat de regering kan regeren zonder telkens opnieuw een beroep te moeten doen op bijzondere machten?

Er zijn vele voorbeelden in het buitenland die inspirerend kunnen werken. Het systematisch beroep op bijzondere machten of analoge technieken, discrediteert de democratie in haar parlementaire belichaming. Het geeft de burger de indruk dat, telkens wanneer het over belangrijke zaken gaat, het Parlement er niet meer aan te pas komt. Deze situatie kan niet blijven duren.

Ik stel voor, mijnheer de Eerste minister, dat wij dit op de agenda zouden plaatsen van het Studiecentrum voor de hervorming van de Staat, waar alle politieke fracties, behorend tot de meerderheid of de minderheid, de kans moeten krijgen hun standpunten ter zake aan bod te laten komen. Ik zou er namens de fractie ook bij de regering willen op aandringen dat dit centrum opnieuw zo spoedig mogelijk zijn werkzaamheden kan hervatten. Er werd reeds in dit centrum uitvoerig over de hervorming van het Parlement van gedachten gewisseld in de voorbije legislatuur.

Het is wellicht het ogenblik nu, rekening houdend met de bereidheid van de oppositie om constructief mee te werken, met dit centrum verder te werken. Het parlementaire regime is een waardevol kleinood, maar dat kleinood verkeert in grote nood. Laten wij werk maken van deze hervorming, vooraleer het Parlement zijn overbodigheid bewezen heeft.

Wat de verantwoording van de bijzondere machten betreft, kan er juridisch naar mijn mening geen discussie mogelijk zijn over de gegrondheid van de bijzondere machten. De Raad van State heeft ter zake een duidelijk advies verstrekt. Dat er ook sociaal-economische redenen zijn en budgettaire redenen vooral, die de bijzondere machten wettigen, is overduidelijk.

Wij erkennen dat het huidige bijzondere-machtenontwerp in vergelijking met vele voorgaande ontwerpen ongetwijfeld verbeteringen vertoont. De mogelijkheid tot amendement, de termijn van acht dagen voor de publicatie, de bekrachtiging, zijn daar het bewijs van. Het Parlement krijgt meer mogelijkheden, zelfs — en de Eerste minister zal dit niet tegenspreken — al dient hieraan toegevoegd te worden dat het uiteindelijk toch een belangrijk deel van zijn bevoegdheden zal prijsgeven. De

toezegging van de Eerste minister, die ook in de bijzondere Senaatscommissie werd bevestigd, dat de regering ter gelegenheid van de indiening van de Rijksbegroting een prefiguratie van de besparingsmechanismen zal bekendmaken, verhoogt het democratisch gehalte van deze bijzondere procedure. Het geeft immers het Parlement de mogelijkheid om ter gelegenheid van de bespreking van de Rijksmiddelenbegroting reeds te reageren op maatregelen, die nog niet getroffen zijn maar waarvan de strekking of de krachtlijnen worden aangekondigd. Kan de Eerste minister zijn toezegging gedaan in de commissie bevestigen?

Tijdens de discussie in de commissie voor de Financiën bij de bespreking van de voorlopige kredieten deze namiddag hebben wij er bij de regering op aangedrongen dat zij zonder verwijl de begroting 1986 zou indienen. Immers, iedere maand uitstel zal de besparingsoperatie moeilijker maken. Het massale vertrouwensvotum, dat de Eerste minister in oktober vorig jaar heeft gekregen, laat de regering toe met krachtdadigheid spoedig maatregelen te nemen en derhalve de begroting 1986 in te dienen. Voorlopige kredieten mogen niet de regel worden; ze moeten een uitzondering blijven.

Inzake de grond van de zaak bestaat er ook aanleiding om de bijzondere machten toe te kennen. Ik heb reeds gewezen op de kanker van de openbare financiën, daaraan gekoppeld de ondraaglijke werkloosheid, die zelfs volgens de meest optimistische voorspellingen van het Planbureau, tot in 1990 ongeveer op het huidige niveau zou blijven. Dit zijn kolossale uitdagingen.

Wat de openbare financiën betreft, moet het ons doen nadenken dat de Eerste minister zelf, in een recent interview met een krant heeft toegegeven volkomen verrast te zijn geweest door de ongunstige evolutie en de ontsporing — hij noemde het «déravage» — die zich eind vorig jaar heeft voorgedaan.

De heer Van Grembergen. — De ministers zijn verantwoordelijk.

De heer Chabert. — Toen de cijfers werden bekendgemaakt, deed mij dit terugdenken aan het jaar 1981, toen ook iedereen verrast was door de slechte wending die de openbare financiën hadden genomen. De vraag rijst dan of het werkelijk onmogelijk was dit te voorzien.

Kon men dan werkelijk in de loop van het jaar geen aanpassingen uitvoeren, als men vaststelde dat de inkomsten van het jaar maand na maand begonnen te slinken? Wij zijn van oordeel dat onmiddellijk moet worden ingegrepen om het kwaadaardig gezwel van de overheidsfinanciën met vaste hand weg te snijden. Deze operatie moet zonder uitstel worden uitgevoerd en wellicht zal hiervoor een shocktherapie noodzakelijk zijn.

Er is geen enkel geldig alternatief. Nu niet ingrijpen, zou niet alleen getuigen van weinig moed, maar bovendien zou het sociaal zijn. De grootste slachtoffers van ontspoorde openbare financiën zijn inderdaad de zwakkeren in de maatschappij. Waarom zou in ons land onmogelijk zijn wat in andere Europese landen met succes is uitgevoerd?

Wij zullen de regering steunen in het nemen van maatregelen die levensnoodzakelijk zijn. Wij vragen nochtans dat de maatregelen niet lineair zouden zijn. Dat betekent voor ons dat het rechtvaardigheidsprincipe, dat de sterkste schouders de zwaarste lasten moeten dragen, moet worden gerespecteerd. We vragen ook dat de globale koopkracht van de bevolking niet zou worden verminderd en dat elke besparing zonder taboes zou worden geëvalueerd op haar sociale én economische doelmatigheid. Daarenboven vragen we uitdrukkelijk dat de gezinsdimensie prioritaire aandacht zou krijgen.

Wij vragen ons af of wij in ons land met een loodzware fiscale en parafiscale druk verder kunnen gaan met een beleid dat in de verschillende sectoren van het maatschappelijk leven de overheid veel grotere inspanningen vraagt dan in de ons omringende landen het geval is. In die landen zijn meestal de economieën sterker en de openbare financiën gezonder. We zijn ervan overtuigd dat nu het ogenblik is aangebroken om als een harde maar rechtvaardige heelmeeester over te gaan tot de ingreep. We moeten ook van deze gelegenheid gebruik maken om de mogelijkheden die ons worden geboden door een gunstige internationale context, zoals de daling van de olieprijs, de daling van de dollarkoers en de dalende rente, te benutten om opnieuw plaats te nemen in het peloton van de welvarende Europese landen.

Wij hopen, mijnheer de Eerste minister, dat u, na het belangrijke werk dat werd geleverd tijdens de vorige legislatuur, waarbij u de basis heeft gelegd van een gezonde economie in ons land, waarbij het concurrentievermogen van onze ondernemingen grotendeels werd hersteld en onze

externe rekeningen in evenwicht werden gebracht, in de huidige legislatuur werk zult maken van de sanering van onze openbare financiën. Wij weten dat dit uw grote ambitie is, alsmede deze van de regering. U hebt persoonlijk uw lot als Eerste minister en derhalve dit van de regering aan het welslagen van de sanering verbonden. Wij zijn ervan overtuigd dat u ook deze taak tot een goed einde zult brengen en het land verder uit het financiële moeras zult halen. (*Applaus op de banken van de meerderheid.*)

M. le Président. — La parole est à M. Langendries.

M. Langendries. — Monsieur le Président, je voudrais d'abord féliciter les rapporteurs pour le remarquable travail qu'ils ont fourni; de même, je me réjouis de l'excellent travail qui a été accompli en commission tant par l'opposition que par la majorité, durant les quelques jours que nous avons consacrés à étudier en profondeur le projet de loi qui nous est soumis.

M. de Wasseige. — C'est l'opposition qui a travaillé!

M. Langendries. — Ne vous inquiétez pas, monsieur de Wasseige, la majorité travaillera sur un autre plan!

Vous voilà donc arrivé, monsieur le Premier ministre, dans la dernière ligne droite d'une course de demi-fond qui vous a probablement semblé longue: trois mois de discussions à la Chambre et au Sénat, qui ont laissé apparaître un certain sentiment d'inquiétude, tant des parlementaires que des journalistes, voire — quoique j'émette des doutes à cet égard — de l'opinion publique quant à la dépossession des prérogatives du Parlement durant cette période de pouvoirs spéciaux.

Il nous semble, monsieur le Premier ministre, qu'au départ de cette course de demi-fond que vous avez entamée dès l'investiture de votre gouvernement, un point du contrat que vous nous proposiez était très clair: le gouvernement formulait la demande de pouvoirs spéciaux pendant une période clairement définie, c'est-à-dire jusqu'en mars 1987.

Lors de la discussion de ce contrat, j'avais, au nom de mon groupe, mis sur la table un avenant comprenant six clauses particulières, avenant auquel M. Lallemand a bien voulu faire référence. M. Henrion, quant à lui, avait fait part d'un certain nombre de limites qu'il souhaitait voir établir dans le présent projet.

Je dois bien reconnaître que les six clauses particulières de l'avenant, que nous vous avons proposées à la signature du contrat, sont remplies, et que nous obtenons satisfaction quant aux six limites fixées.

Nous pensons qu'un certain nombre de précisions ont été apportées au sujet de la portée de la loi d'habilitation.

La durée de la délégation de pouvoirs est clairement établie: elle prendra fin le 31 mars 1987.

M. de Wasseige. — Elle est donc de treize mois.

M. Langendries. — La consultation du Conseil d'Etat est prévue. Les projets d'arrêtés de pouvoirs spéciaux, l'avis du Conseil d'Etat et le rapport au Roi seront communiqués aux Chambres dans un délai de huit jours avant leur publication au *Moniteur belge*.

Nous devons procéder au vote de trois lois de confirmation alors que vous en aviez prévu deux. C'est un amendement des groupes de la majorité de la Chambre qui vous a amené à prévoir une troisième loi de confirmation.

Il nous semble, par ailleurs, que les garanties sont inscrites dans le projet de manière à éviter les contestations de compétence, ce qui n'était pas le cas lors des pouvoirs spéciaux précédents.

Ceci ne veut pas dire que nous sommes particulièrement heureux de déléguer au gouvernement un grand nombre de compétences qui appartiennent normalement au Parlement.

Je m'incris dans la déclaration de M. Chabert — qui est, me semble-t-il, importante — quant à la nécessité d'une concertation entre toutes les parties en vue de redéfinir leur rôle respectif dans les circonstances actuelles qui sont fondamentalement différentes de celles des années et des législatures antérieures.

Mais je ne puis marquer mon accord sur des déclarations, comme celle qui a été faite à la Chambre par un chef de groupe, qui suggèrent des modifications aussi fondamentales que les réformes proposées —

celle du Sénat en tout cas — lors de la discussion d'un projet de loi sur les pouvoirs spéciaux. Il me semble qu'à force de vouloir aller trop loin dans ce genre de choses, on finit par n'arriver nulle part, surtout si des déclarations de ce genre devaient se répéter, chacun apportant, à la limite, son petit plan de semaine en semaine. Ainsi que je l'ai dit en commission, je crois plus à une politique de petits pas concrets, dans l'immédiat, qu'à une véritable réforme dans le cadre de la discussion d'un projet particulièrement important.

Ce qui nous préoccupe, comme M. Lallemand — et d'autres orateurs partageront sans doute ce sentiment — c'est le fait que depuis un certain nombre d'années, le Parlement est de plus en plus déconsidéré, et donc que les parlementaires le sont aussi.

M. Chabert. — On peut combiner les petits pas en discutant de la réforme.

M. Langendries. — Exactement. Mais il est indispensable, à un moment déterminé, que des petits pas soient faits. Il me paraît possible, monsieur le Premier ministre, d'envisager une concertation triangulaire : Chambre, Sénat et gouvernement, sur un état d'esprit, sur un certain nombre de comportements, tant du côté du gouvernement que de celui du Parlement. Légèrement modifiés, ceux-ci rendraient nos travaux plus crédibles et nous permettraient de considérer que nous ne sommes pas inutiles mais au contraire indispensables à la bonne marche de la démocratie.

Par exemple, faut-il nécessairement qu'un projet de loi, qui a été discuté au Conseil des ministres soit présenté en long et en large au cours d'une conférence de presse avant que le Parlement ait pu s'en saisir ? Je ne vise pas ici un ministre particulier. C'est devenu pratique courante, à présent qu'un projet établi par un ministre et discuté en Conseil des ministres soit étalé sur la place publique avant que le Parlement en soit informé.

Faut-il nécessairement qu'un ministre ou un secrétaire d'Etat responsable d'un service important de l'Etat, qu'il s'agisse ou non d'une régie, fasse part du résultat d'un audit particulier lors d'une conférence de presse avant d'en saisir la commission ad hoc ?

Je pourrais citer ainsi de multiples exemples. Une modification des comportements et des états d'esprit s'impose incontestablement. Je ne veux pas non plus imputer ces fautes aux ministres, bien qu'il faille reconnaître qu'un certain nombre de ministres de votre gouvernement n'ont pas une connaissance suffisante du Parlement. Certains sont devenus ministres sans être passés par la voie parlementaire. Ils estiment peut-être que leur comportement est logique.

Je voudrais revenir au fait que vous pourrez, dans quelques jours, passer à l'acte et prendre un certain nombre de décisions que tout le monde semble attendre avec beaucoup d'impatience.

M. Moureaux. — Quelles décisions ?

M. Langendries. — Nul ne peut nier que, depuis la discussion de la déclaration gouvernementale, bien des choses ont changé et que le contexte macro-économique international s'est considérablement modifié. Nul ne peut nier que quelque chose de neuf vient de se passer par rapport à la discussion que nous avons eue précédemment.

Nul non plus n'oserait prétendre que ces éléments macro-économiques internationaux seront la panacée susceptible de vous permettre de prendre des mesures moins draconiennes peut-être que celles envisagées au départ.

Si nous avons connu, au début de la crise, des prophètes de malheur, nous commençons à voir surgir des gourous de bonheur. En effet, des bureaux fort sérieux, comme le Bureau du Plan, par exemple, font état d'indices significatifs pour l'avenir.

Je suis fondamentalement persuadé que ces éléments extérieurs ne peuvent être le détonateur capable de changer la dure austérité des quatre dernières années en la nécessaire rigueur des quatre prochaines années.

Je ne suis pas non plus persuadé qu'un certain nombre d'éléments positifs de cet environnement macro-économique nouveau — et le Bureau du Plan est clair, à cet égard — sont de nature à modifier fondamentalement des données toujours sources de difficultés. Je vise, en l'occurrence, le taux du chômage. Malgré les chiffres intéressants qui nous sont communiqués, le Bureau du Plan prévoit simplement une stabilisation du chômage.

Ne comptez donc pas sur ces éléments extérieurs, monsieur le Premier ministre, lorsque vous serez amené à prendre des décisions importantes impliquant des montants énormes et concernant pratiquement tous les secteurs d'activité.

Je n'engagerai pas une discussion approfondie sur la légitimité de votre demande de pouvoirs spéciaux ni sur les circonstances, de crise ou non — j'en laisserai le soin à mon collègue, M. Cerexhe, lors de la discussion générale — et m'attacherai plus particulièrement à un point, à mon avis, fondamental.

En mettant en place votre gouvernement, vous avez déclaré, monsieur le Premier ministre, que vous disposiez de six mois pour réussir, ces six mois correspondant à la première période de pouvoirs spéciaux.

Je vous avais dit, lors de la discussion de la déclaration gouvernementale, qu'on pouvait peut-être considérer que c'était là une étape extrêmement importante mais qu'en ce qui nous concernait, les six mois à venir ne nous paraissent pas essentiels pour votre gouvernement, mais bien les résultats que vous obtiendrez après quatre années de législature. Ils devront être concrets. Je voudrais insister tout particulièrement sur un aspect, à mon sens essentiel, de votre politique.

Vous allez, probablement, dans les semaines à venir, prendre par arrêtés de pouvoirs spéciaux ou par tout autre moyen, simples arrêtés ou projets de loi, des mesures extrêmement importantes concernant les jeunes de 18 à 25 ans, au cours de trois périodes capitales de leur vie : celle de leur formation, celle de leur service militaire et, enfin, celle de leur emploi ou de leur non-emploi.

Lorsqu'on dressera le bilan de l'action de votre gouvernement, cet indicateur sera, pour l'opinion publique, un élément capital.

Vous vous devez, dès lors, de faire en sorte que les mesures prises le soient et dans la plus grande clarté, et dans le respect de la vérité. Vous n'y échapperez pas.

Le ministre de l'Emploi et du Travail, M. Hansenne, a fait un exposé extrêmement intéressant en commission. S'il a ouvert diverses perspectives, il a malheureusement aussi fait part d'un constat, à mon sens assez dramatique.

Si l'on considère les chiffres du chômage des jeunes en 1985, on constate que 140 000 jeunes de moins de 25 ans n'ont pas d'emploi. Sur une période de dix ans, de 1973 à 1983, le nombre de jeunes de moins de 25 ans au chômage est passé de 15 000 à 150 000 unités, plafonnant en 1983 pour ensuite diminuer d'à peu près 10 000 unités par an jusqu'en 1985.

Le pourcentage de ceux qui sont au chômage depuis moins d'un an et qui ne possèdent qu'un diplôme équivalent au primaire ou au secondaire inférieur est de l'ordre de 52 p.c.

Dans la période de chômage allant de un à deux ans, le pourcentage d'infraqualifiés est de 62 p.c. Si l'on considère les jeunes de moins de 25 ans qui sont au chômage depuis plus de deux ans, le pourcentage des infraqualifiés atteint 72 p.c. Il importe donc d'énoncer clairement un certain nombre de vérités relatives à notre système de formation.

Le ministre de l'Emploi et du Travail a été très clair : les filières de notre système de formation sont automatiquement génératrices de chômeurs de longue durée. Avons-nous intérêt à permettre que des jeunes gens et des jeunes filles suivent des filières de formation dont la suite logique sera inéluctablement le chômage durant des années ?

Dans le secteur de l'Education nationale — ce dossier sera certainement le premier que vous étudierez en termes budgétaires —, des mesures dures et difficiles devront être prises.

L'avenir des jeunes devra être considéré en termes d'emploi de demain et il faudra considérablement élargir les possibilités de qualification.

Un effort important sur le plan de la formation doit donc être accompli, et ce dès l'enseignement fondamental.

Nous attirons votre attention sur le fait qu'il serait grave de prendre des mesures de type linéaire, ainsi que M. Chabert l'a souligné d'ailleurs. L'éducation est un élément fondamental pour l'avenir des jeunes dans notre société de demain.

J'en viens au problème du service militaire. La déclaration gouvernementale prévoit implicitement la prolongation de la durée du service militaire, mais nous ne connaissons pas encore les intentions du gouvernement à cet égard. Nous pensons toutefois que les décisions en la matière ne peuvent pas être dissociées de décisions dans d'autres domaines.

Les mesures que vous prendrez — rapidement, nous l'espérons — devront intervenir en même temps que celles prises au niveau de l'emploi et de la formation. Il sera indispensable de dire la vérité aux jeunes. Est-il vraiment concevable de leur laisser croire que nous allons leur apprendre les langues, la bureautique ou l'informatique, dans ce cadre un peu particulier qu'est l'armée? Nous pensons que si une revalorisation du service militaire doit intervenir, c'est d'abord sur le plan du service militaire lui-même. Les miliciens doivent être formés en fonction des missions spécifiques de l'armée. Ne leur laissons pas croire que les quelques mois de service militaire qui seront ajoutés seront de nature à leur faire acquérir la connaissance d'une langue ou des notions importantes en matière de bureautique ou d'informatique.

Il serait, selon nous, intéressant que, dans le système d'encadrement de l'armée tel qu'il existe, des expériences entamées soient poursuivies et accentuées.

L'expérience qui consiste à dispenser pendant un mois, à des endroits déterminés et selon un encadrement bien précis, des cours à des analphabètes, donne des résultats évidents. Mais pour rendre son plein effet, une telle formation ne doit pas se limiter à un mois.

Parmi les 140 000 jeunes sans emploi, on trouve le noyau dur du chômage: environ quinze mille jeunes — ce qui est énorme — qui seront dorénavant incapables de suivre une autre formation. Ce serait mentir que leur faire croire qu'en cas de renouveau économique dans notre pays, ils seront à même de trouver dans l'industrie un emploi correspondant à leur qualification. Nous sommes persuadés que les pouvoirs publics sont capables, grâce à un peu d'imagination en termes d'emploi, de résoudre nombre de problèmes concernant ces jeunes. C'est là la préoccupation fondamentale de l'opinion publique, et particulièrement des jeunes, beaucoup plus que le débat sur les pouvoirs spéciaux, beaucoup plus, dirais-je, que le fait de savoir que nous devons, en deux ans, réduire notre déficit de 210, de 190 ou de 180 milliards.

Les jeunes s'inquiètent de savoir ce qu'ils seront capables de faire à la sortie de l'école, dans quels délais ils seront à même de trouver un emploi et, pour ceux qui sont au chômage depuis un certain temps déjà, s'ils seront capables de retrouver un peu de la dignité humaine qu'ils ont perdue depuis plusieurs années.

Votre gouvernement — et, à tout le moins, un grand nombre de vos ministres — va devoir prendre des mesures difficiles. Il faut que cessent le scepticisme et la désillusion qu'on rencontre trop souvent un peu partout.

Vous avez une chance unique, et cette chance, ce sont les éléments extérieurs qui vous la procurent, car ils sont capables d'optimiser les résultats que vous attendez de la politique que vous comptez mener. Saisissez cette chance, vite et bien et — je rappelle en cela les propos de M. Chabert auxquels je souscris entièrement — dans la plus grande solidarité et dans la plus grande justice sociale. (*Applaudissements sur les bancs de la majorité.*)

De Voorzitter. — Het woord is aan de heer Wyninckx.

De heer Wyninckx. — Mijnheer de Voorzitter, ik verontschuldig mij omdat ik het debat niet van bij de aanvang heb kunnen bijwonen. Mijn parlementaire woordenschat is onlangs uitgebreid. Minister De Croo beschreef zichzelf immers als «dubbelpettig» omdat hij twee ministers vertegenwoordigde. Ook ik ben vandaag dubbelpettig, want ik zat de Benelux-raad voor, die op het ogenblik ook in vergadering is. Daarom kon ik mij nu pas bij u vervoegen.

Mijnheer de Eerste minister, «driemaal is scheepsrecht» en erlangt u dus voor de derde maal over volmachten beschikken. Het zal ook de derde maal zijn dat de bemanning van uw regeringsschip met tegenzin, maar gelaten voor de laatste maal «ja» zal zeggen aan uw verzoek. Maar in tegenstelling met de beide vorige «laatste keren» zou dit de allerlaatste keer zijn, naar wordt beweerd.

Uit de vorige confrontaties met Kamer en Senaat hebt u alleszins enkele lessen getrokken. U hebt uw volmachten handiger verpakt. U hebt ze lichter verteerbaar gemaakt voor uw meerderheid. Met veel talent hebt u troostprijzen uitgereikt aan uw vertwijfelde medestanders. U pronkt met de wijze waarop u sommige adviezen van de Raad van State voor de helft hebt ingevolg. In wezen was elk opeenvolgend advies van de Raad van State steeds strenger voor uw juridische vondsten, maar u stelde elke veroordeling steeds voor als een vrijspraak.

Elke nieuwe volmachtwet was een nieuwe en steeds grotere nederlaag voor het Parlement. In het Parlement worden steeds maar nieuwe argumenten aangevoerd, om te pogen aan te tonen dat het zo niet verder kan. Ondertussen worden de volmachten verheven tot één van de meest essentiële methodes voor het uitoefenen van regeringsmacht. De meest bewuste parlementsliden blijven zich, zoals ook in het verre verleden, verzetten tegen deze volmachten. Sommige woordvoerders van de meerderheid hebben er niets beters op gevonden om het verlies aan parlementaire macht weg te moffelen, dan het proces van de parlementaire instellingen zelf te maken, eerder dan dit van de op volmachten beluste regering. Alsof de hervorming van de instellingen, zoals het werd gesteld, in dit debat thuisheert! De enige verdienste van deze woordvoerders is dan ook geweest de nederlaag van de Kamer tegenover de regering te verdoezelen, door er een verkeerd gestelde vraag over samenstelling en werking van Kamer en Senaat aan te koppelen. Waarom spraken deze plannenmakers niet over het feit dat het in de eerste plaats het opeenvolgend en langdurig aanwenden van volmachten is, dat het Parlement uitholt?

In werkelijkheid staat een regering van zich sterk wanende mannen, gestuwd door toptecnocraten, tegenover een Parlement dat steeds minder gewapend blijkt om hun weerstand te bieden.

Zoals ook voorspeld bij vorige debatten wordt de regering meer en meer gegijzeld door technocraten, zowel uit het binnenland als uit het buitenland, die niet aarzelen chantage aan te wenden om u onder druk te stellen. Ik heb dat niet uitgevonden.

Ik lees in de *Beleggingsberichten van de Kredietbank* van 13 maart jongstleden: «Het Belgische begrotingstekort voor 1986 zou bij ongewijzigd beleid op 625 miljard frank (!) uitkomen. Dit kon op het ministerie van Financien vernomen worden en sloeg uiteraard, via de pers, in als een bom. U zal het ons niet ten kwade duiden dat wij even aan dit cijfer twijfelen. Rooskleurig willen wij de vooruitzichten voor het begrotingsdeficit niet voorstellen, maar we geloven hoegenaamd niet dat de zaak een dergelijke catastrofale wending neemt.»

Volgens deze berichtgever zou het bekendmaken van dit cijfer enkel een drukkingsmiddel geweest zijn van de regering om sociale partners, beleggers en spaarders onder druk te zetten. Dit houdt natuurlijk nauw verband met het risico, dat aanwezig is bij een voortdurend en steeds alomtvattender aanwenden van bijzondere machten.

Technocraten en pressiegroepen voelen zich ertoe geroepen, zich in de plaats te stellen van het Parlement en zelfs van de regering. Het voortdurend aanwenden van volmachten heeft er immers toe geleid dat niet langer de regering de beslissingen treft, maar dat de beslissingsmacht verlegd wordt naar de werkvertrekken van kabinetsleden met een paar politieke vrienden uit de ambtenarij. Dat uw regering pas kort voor de zomer een Rijksmiddelenbegroting zal indienen voor 1986, op een ogenblik waarop reeds zou moeten worden gewerkt aan deze van 1987 en met bijna negen maanden vertraging, is waarschijnlijk door niets anders te verklaren.

En weet u, collega's dat een artikel van ons reglement de regering ertoe verplicht, vóór het hervatten van de parlementaire werkzaamheden, de Rijksmiddelenbegroting in te dienen?

De kabinetsraad zal binnen de kortste tijden de Rijksmiddelenbegroting en de andere begrotingen moeten bekrachtigen en deze mee door het Parlement jagen. De aftakeling van de parlementaire instellingen zal hierdoor nog worden versneld.

De regel wordt bevestigd. Als het Parlement zijn macht verliest, is het niet de regering, maar zijn het de topfunctionarissen die aan macht winnen. Het rijpingsproces, dat één van de meest essentiële kenmerken zou moeten zijn van een democratische en parlementaire besluitvorming, wordt tenietgedaan.

U poogt via dit ontwerp de politieke lijn, waarin u zich hebt vastgebeten, op te dringen en op te leggen. U negeert de bijdrage van de arbeidersbeweging tot de besluitvorming, wanneer deze niet past in het kraam van de imperatieven die u door een extreme minderheid worden opgedrongen, langs meestal ondoorgrondbare kanalen. De door de jaren, langs parlementaire of extra-parlementaire weg, gegroeide overlegstructuren worden door uw regering onder druk gezet of voorbijgegaan.

De regering gaat, onder druk van de werkgevers en de financiële kringen, kennelijk uit van de vaststelling — en niet van de veronderstelling —, dat het sociale overleg toch tot mislukken is gedoemd. Er kan haar dus achteraf niet worden verweten dat er geen sociaal overleg is geweest, maar zij verklaart nu reeds dat zij er geen rekening aan zal

mee houden. Op deze wijze ontwijkt de regering overigens de dwingende vraag van het comité van experts van de Internationale Arbeidsorganisatie.

Zo lezen wij in een artikel van de heer Desolre « Organisation internationale du Travail: la Belgique sur la sellette », verschenen in *L'Année sociale* 1985, blz. 150, wat volgt:

« L'examen, lors de la conférence de juin 1985, du cas belge, a donné lieu à des débats nourris tant à la commission pour l'application des conventions et des recommandations qu'en séance plénière de la conférence. Le cas de la Belgique fut longuement examiné en séance plénière le 13 juin 1985. Le débat n'apporta rien de neuf par rapport au thèse de chacune des parties qui furent largement exposées. Outre les questions de fond, la notion d'intervention temporaire de l'autorité publique dans les négociations collectives fut abordée. Le représentant du gouvernement prit l'engagement d'un rétablissement complet de la liberté de négociation dès le 1^{er} janvier 1987. » Diezelfde woordvoerder zegde dat het zou gebeuren vanaf 1 januari 1987.

« La conclusion du débat fut celle du président de la commission: tout en insistant sur l'importance de la mise en application de tous les aspects de la convention, elle — la commission — exprime l'espoir que dans un proche avenir elle sera à même de constater une amélioration dans ce domaine.

L'accord gouvernemental du 29 novembre 1985 du gouvernement Martens VI a annoncé la poursuite de la politique d'austérité. Il a annoncé de nouveaux pouvoirs spéciaux. Il a confirmé le « saut d'index » de 1986. Il a confirmé la poursuite de la dérégulation sociale. Il a annoncé, pour 1986, une concertation sociale sur des bases très étriquées pour les années 1987, 1988 et 1989. Nous ne doutons pas que la plainte « belge » connaîtra un suivi en 1986. »

De heer Martens, Eerste minister. — Wat betekent « très étriquées » ?

De heer Wyninckx. — Dat betekent dat u inderdaad aan de sociale concertatie voorbijgaat.

« Très étriquées » betekent zeer duidelijk dat u aan de onderrichtingen en de overeenkomsten ontsnapt, mijnheer de Eerste minister. U weet zeer goed wat deze zinswending betekent. Uw regering heeft trouwens kennis genomen van deze tekst, maar heeft daar vanzelfsprekend op geen enkele wijze gevolg aan gegeven.

Daadwerkelijk, *l'affaire a son suivi en 1986* want zowel uit uw verklaringen in de Kamer als in de Senaat blijkt dat de jongste regeringsverklaring en de teksten van uw derde volmachtwet u meer dan vroeger de kans geven om met miskenning van de standpunten van de arbeidersbeweging uw inleveringsbeleid en uw dereguleringspolitiek voort te zetten.

Ten gronde blijven dus een aantal van de argumenten van bekende juristen gelden. Ik citeer er slechts één uit de meerdere, die met ons bevestigen dat de tweede machtsafstand, deze van regering aan technocraten, al even erg, zoniet nog erger, is dan de eerste: deze van het Parlement aan de regering.

Buch zegde het aldus: « Ne pouvant plus invoquer des principes par lesquels l'administration serait tenue, le gouvernement n'a dans la plupart des cas qu'à faire confiance au technicien, qui se mue facilement en technocrate. »

Over de rol van de oppositie zegt Mast: « Wordt de wet door de regering gemaakt, dan wordt aan de minderheid elke deelneming aan het wetgevend werk ontzegd. Aan de meerderheid wordt de taak opgedragen die onder normale omstandigheden door de Kamers, met inbegrip van de minderheid, moet worden waargenomen. »

Moeten wij eraan herinneren dat de parlementaire procedure, in de Grondwet ingeschreven, onder meer werd ingevoerd om aan de politieke minderheden toe te laten mede te werken bij het opmaken van de wetten? Zolang er geen voldoende meerderheid is om langs de wettelijke weg van de grondwetsherziening het prijsgeven van dit democratisch regime voor te stellen, is het dus niet aannemelijk, dat een eenvoudige meerderheid van kamerleden en senatoren aan de minderheid en aan de natie op onrechtstreekse wijze deze vorm van dictatuur oplegt.

Indien het Parlement zich overbelast voelt, zijn er andere wijzen om zijn taak te verlichten met behoud van zijn volle soevereiniteit. Een methode kan zijn, een veelvuldiger en stelselmatiger gebruik van de kaderwetten. De bijzondere machten zijn enkel nuttig en wenselijk in volstrekt uitzonderlijke omstandigheden. Zij kunnen geen normale wijze van regeren zijn. Zij zijn dit nu geworden. Al uw pogingen om deze

vermindering van de constitutionele beginselen, met een paar ingrepen die doen denken aan plastische chirurgie, weg te moffelen, kunnen geen einde maken aan deze democratische bezwaren tegen uw volmachtwet.

Onze constituenten hebben, om beter de politieke vrijheden te waarborgen, een nauwkeurig evenwicht van de machten bepaald. U verbreekt deze harmonie voor de derde maal en ontduikt de principes van de Grondwet door bij herhaling de bevoegdheden van Kamer en Senaat te ontvreemden.

Een ander zuiver feitelijk bezwaar is eveneens van zeer ernstige aard. De theorie van de delegatie zou elke wet van bijzondere machten rechtvaardigen. Deze machtsafstand van de Kamers zou geen andere grens hebben dan de wil of, juist gezegd, de zwakte van de meerderheid van het Parlement. U hebt bij herhaling de noodtoestand ingeroepen. Welke soort noodtoestand is er vandaag nog, wanneer alle kroniekschrijvers zeggen dat uw regering sinds april 1985 vleugellam is, en dat zij er sinds haar eedaflegging nog niet in gelukt is een of ander wetgevend initiatief te nemen, om nog te zwijgen over een of ander budgetair initiatief?

Zoals ik het reeds in de Senaat zegde: het werkelijke Heizeldrama, hoe spijtig ook voor de slachtoffers, speelde zich af in de Weststraat, en het speelt zich nog steeds daar af. Uw Vice-Premier met de vele bevoegdheden, Charles-Ferdinand Nothomb, speelt u voortdurend verder parten.

Wij kunnen niets anders dan beamen wat de commissie voor de herziening van de Grondwet en hervorming der instellingen betoogde in verband met de volmachten van 1934 tot 1936. Zij wees erop dat er een groot verschil was tussen de fysieke onmogelijkheid van de Kamers tijdens de eerste wereldoorlog om beslissingen te nemen omdat zij niet konden vergaderen en de mogelijkheden in 1934-1936. Hoe ernstig de toestand op dat ogenblik ook was, er was geen onmogelijkheid. De commissie besloot met te zeggen dat de feiten de stelling van de regering tegenspraken. Zij zou vandaag niets anders kunnen dan hetzelfde verklaren.

Eminente woordvoerders van meerderheid en oppositie hebben dit ook tijdens de voorbije weken in de Kamer en in de Senaatscommissie onderstreept. Het argument van de noodtoestand geldt niet. Ongewijfeld kan niet worden geloofd dat het verlenen van bijzondere machten in wezen een erkenning van onmacht van het Parlement insluit, aangezien het Parlement, door ze te verlenen, zich ertoe onbekwaam verklaart, zich van zijn normale opdracht te kwijten, en die opdracht aan anderen overdraagt.

Dat is de verantwoordelijkheid van de meerderheden. De zuiver theoretische verkrachting van de strakheid dezer constitutionele principes kan niet anders worden beschouwd dan als een ware aanslag op de geest van onze instellingen, vermits het gebruik van de bijzondere machten door de opeenvolgende volmachtwetten niet langer een zuiver tijdelijk karakter bewaart, niet van beslist buitengewone en streng beperkte aard is en bovendien ontaard is in een bijna algemene en permanente, schier onbepaalde opdracht van de wetgevende macht, die fataal uitloopt niet alleen op een onbetwistbare verkrachting van de Grondwet, maar ook op de grootste verwarring op wetgevend en administratief gebied, waarbij ten langen laatste de hele regeringsorganisatie in gevaar wordt gebracht.

De argumenten inzake de consultatie van de Raad van State en de informatie van de commissies van Kamer en Senaat worden door deze redenering tenietgedaan. Noch de adviezen, noch de consultatie binnen acht dagen, noch het amendementsrecht, lossen dit probleem op. De regering zal er door de feiten toe verplicht zijn « treinen » met volmachtbesluiten bekend te maken op de meest onmogelijke ogenblikken.

Zoals voorheen zal er een globale goedkeuring van de meerderheid worden afgedwongen. Er zal dus maar één mogelijkheid overblijven, die ook tevergeefs werd aangewend tijdens de vorige legislatuur, namelijk het indienen van wetsvoorstellen tot intrekking of wijziging van de volmachtbesluiten.

Het is eigenlijk pas op dat ogenblik dat de onmacht van het Parlement in het daglicht wordt gesteld. Hoe kunnen immers Kamer en Senaat, na elkaar, elk met hun volle recht op amendering, dat recht uitoefenen voor elk van de artikelen van de eindeloze reeks volmachtbesluiten? De Kamer en de Senaat hebben troonsafstand gedaan door onbeperkte volmachten te verlenen voor een veel te lange periode. Al de rest is een misleidende voorstelling, enkel bedoeld om het verzet te breken dat nog zou kunnen aanwezig zijn bij één of meerdere leden van de meerderheid.

De vergelijking met de wetsbesluiten tijdens de tweede wereldoorlog gaat al evenmin op. Het Parlement kan vandaag op elk moment vergade-

ren, zelfs dag en nacht en tijdens weekends en verloven, zoals u dat vroeger reeds met de karwats hebt afgedwongen onder andere en onder dezelfde coalities.

De heer Martens, Eerste minister. — Mijnheer Wyninckx, ik was toen geen lid van de regering.

De heer Wyninckx. — Maar u hebt toch de wetten van 1980 in zeer sterke mate met uw aanwezigheid beïnvloed.

De heer Martens, Eerste minister. — Er was toen geen sprake van een karwats.

De heer Wyninckx. — Wij hebben die wetten besproken tijdens de dulle hete zomernachten en tijdens lange uren op zaterdag en zondag zonder onderbreking. Het ging wel degelijk onder de karwats.

Ik heb trouwens dat woord niet uitgevonden, het was de heer Schiltz die het voor het eerst heeft gebruikt en hij had overigens gelijk. U hebt inderdaad op dat ogenblik de karwats gebruikt.

De heer Martens, Eerste minister. — Dat woord werd in een totaal ander verband gebruikt. Overigens zijn wij hier in het jaar 1980 allemaal vrijwillig gekomen.

De heer Wyninckx. — Wij komen hier altijd vrijwillig en wij waren sinds het aantreden van uw regering vrijwillig te uwer beschikking, al was het maar voor de bespreking van de Rijksmiddelenbegroting en al de andere begrotingen, evenals, in voorkomend geval, een van de vele punten die u met volmachten wenst te regelen. Wij hebben hier een lange periode van totaal immobilisme meegemaakt, niet omwille van de slechte werking van het Parlement, maar omwille van de slechte werking van de regering. In elk geval, wij waren gereed. U had heel wat punten, die u nu via volmachten aan het Parlement en de bevolking wil opleggen, perfect eind december of begin januari in Kamer en Senaat kunnen bekendmaken. Ik durf zeggen dat zij al lang zouden zijn behandeld. *(Applaus op de socialistische banken.)*

De heer Egelmeers. — Zeer juist!

De heer Wyninckx. — Dit wilde ik benadrukken en niemand kan dat hier tegenspreken.

Dat alles, mijnheer de Eerste minister, is fundamenteel strijdig met een normaal werkende democratie; dat is het, wat moordend is voor de goede werking van onze parlementaire instellingen. Van Pasen 1985 tot Pasen 1986 werd door de spanningen binnen uw meerderheid, uw eigen regering vleugellam gemaakt, en dus ook het Parlement. Dat had niets te zien met slechte werking van Kamer en Senaat, of met de steeds terugkerende onderbreking van hun werk door het reserveren van een week voor de raden.

De slechte werking van de regering ligt ten grondslag aan de ontmoediging van vele nieuwe, en van nog meer oudere, collega's uit meerderheid en oppositie. Het spektakel van touwtrekken en immobilisme poogt dan een woordvoerder van de meerderheid weg te moffelen door spectaculaire verklaringen over de hervorming van het tweekamerstelsel, terwijl u er niet eens bent in geslaagd van uw meerderheid te bekomen dat Kamer en Senaat gedurende deze legislatuur grondwetgevend zouden zijn, ten einde de noodzakelijke hervorming van onze instellingen voort te zetten, in de zin van meer federalisme en meer democratie, en niet in de zin van meer centralisme en minder democratie.

Volmachtbesluiten zijn een ontoelaatbare vorm van machtsmisbruik ten opzichte van de minderheid, maar al evenzeer ten opzichte van de meerderheid. Bovendien zijn de meeste volmachtbesluiten van slechte kwaliteit.

Talrijke volmachtbesluiten waren het voorwerp van verbrekkingen door de Raad van State, door ingrijpende vonnissen van diverse rechtbanken, of door opeenvolgende wijzigingen om de fouten te herstellen. Een waslijst van onuitvoerbare, soms zelfs onuitgevoerde beslissingen via volmachtbesluiten, bewijst de slordigheid, waarmee deze dikwijls werden opgesteld.

In de commissie heb ik er trouwens enkele vermeld. Ik zal mij hier beperken tot de algemene beginselen aangezien verscheidene leden van onze fractie de meer technische aspecten van de volmachtpolitiek zullen behandelen.

Hetgeen het meest te vrezen viel, was het feit dat volmachtwetten ertoe aanleiding geven de hoogste administratieve kaders nog meer te politiseren dan vandaag reeds het geval zou zijn. De topambtenarij houdt van de macht. Zij verkiest de politici te onderwerpen, eerder dan aan politici onderworpen te zijn. Deze technocraten wensen het beleid weg te moffelen onder dossiers.

Vandaar dat volmachtwetten hun zeer dienstig zijn. Het vervagen, het verzwakken van de wetgevende macht ten voordele van de uitvoerende macht, is hun daarbij een extra steun, omdat het de naamloosheid van de werkelijke auteur van bepaalde, zelfs foutieve of onuitvoerbare maatregelen, waarborgt. De ambtenarij kan dan de fouten al te gemakkelijk op de rug van de ministers schuiven, die toch onvoldoende of helemaal geen rekenschap verschuldigd zijn aan Parlement en publieke opinie. De delegatie van de macht van wetgever naar uitvoerder bevordert dus in de eerste plaats de almacht en de onverantwoordelijkheid van de ambtenarij.

Over de voorbereiding van de nieuwe volmachttrainen hangen dezelfde twijfels. De intriges rondom hun inhoud zijn volop bezig, en zij bereiken de parlementsleden van meerderheid en oppositie in de eerste plaats via de dagbladders. Ook onder de huidige meerderheid lukt het u niet uw ministers de nodige discretie op te leggen. Over sommige tweegevechten tussen regeringsleden hebt u soms de mantel van een schijnbare verzoening kunnen spreiden. Het ware beter een open debat in Kamer en/of in Senaat te laten plaatsgrijpen. Het zou veel leerrijker zijn voor de parlementsleden, en het zou de verdienste hebben om ook de publieke opinie vertrouwd te maken met het steeds hernieuwde spektakel dat in en om de Wetstraat door meerdere van uw ministeriële vedetten ten beste wordt gegeven.

Bovendien is ook gebleken dat sommige volmachtbesluiten, die niet werden vernietigd of verbeterd, de lagere ambtenarij voor onoplosbare onuitvoerbaarheden hebben geplaatst. De technocratische wetgever, die zich in de plaats heeft gesteld van regering en Parlement, improviseert, is onvoldoende ingelicht of vertrouwd met jurisprudentie en administratie. Maar gedreven door zijn almacht gaat hij ten onder aan het gebrek aan kritische analyses van zijn eigen beslissingen, wat normaal de rol is van Kamer en Senaat.

De juridische zekerheid van allen die de volmachtbesluiten moeten toepassen en, wat erger is, moeten ondergaan, is helemaal verloren gegaan.

Merkwaardig genoeg heeft de regering, ondanks de werkzaamheden van het door haar opgerichte Studiecentrum voor de hervorming van de Staat, vier jaar lang geen enkel initiatief genomen dat ertoe strekte de bevoegdheden van het Parlement en van de regering af te bakenen en zeker niet een constitutionele of juridische basis te creëren voor de opeenvolgende volmachtwetten. Dit gebeurde met voorbedachten rade want uit haar pre-electoraal akkoord bleek, dat de regering kennelijk reeds tot de vaststelling was gekomen dat zij, bij voortzetting van de coalitie, onmiddellijk volmachten zou moeten vragen.

Hoe is deze vertraging ontstaan? Hoe zou ze anders kunnen zijn ontstaan dan door de oppositie binnen de meerderheidspartijen?

Zowel in Kamer als in Senaat kwam dit tot uiting bij het investituurdebat. Het kwam ook herhaaldelijk tot uiting tijdens de werkzaamheden in de openbare commissievergaderingen en in de openbare vergadering van de Kamer, en nadien in de Senaatscommissie. Wij zijn benieuwd te vernemen hoe deze moedige politieke taal van vele ja-stemmers tijdens het debat in de Senaat zal worden weggepraat.

Ik wil toch vragen wat de senatoren denken van de met veel rumoer aangekondigde institutionele hervormingsplannen van «ego-tripper» Van den Brande, CVP-fractie leider, die zijn eigen politieke vrienden uit de huidige en vooral uit de vorige regering letterlijk in hun hemd zette, en ik citeer: «In de vorige regering hebben de twee ministers, die belast waren met de institutionele hervormingen, niets gedaan.» Ik meen mij te herinneren dat een ervan niet alleen partijgenoot was van de heer Van den Brande, maar zelfs tot zijn standengroep behoort.

De heer Van den Brande verwijt de regering veel tijd te hebben verloren, zowel inzake de volmachten als inzake de Rijksmiddelenbegro-

ting en de begrotingen voor 1986. Waarom zouden wij dus in de Senaat dezelfde vragen niet mogen stellen, vooral omdat er sedertdien op het budgettaire front nog niets is gebeurd en omdat de vragen van de heer Van den Brande ook vandaag nog steeds actueel zijn, na het debat van gisteren in de Kamer?

Met de heer Van den Brande zeggen wij dat dit onvergeeflijk is, met een tekort van bijna 625 miljard — betwist door de Kredietbank maar steeds vaker bevestigd door de leden van de regering —, met een rijksschuld van bijna 6000 miljard, met een half miljoen werklozen en bijna evenveel werkzoekenden of mensen met een nepstatuut. De door de Eerste minister ingeroepen noodtoestand van 1981 en 1982 heeft zich in 1985 dramatischer dan ooit ontwikkeld, ondanks de twee volmachtwetten en door het geklungel van de regering zullen 1986 en 1987 er niet beter uitzien. De werkloosheid noch de catastrofale toestand van de overheidsfinanciën vertonen tekenen van genezing. Dat zegt niet alleen de oppositie, dat zeggen eminente woordvoerders van de regering en van de meerderheidspartijen, en dat schrijven regeringsgezinde perslui, voor zover zij niet de laan uit worden gestuurd.

Het is duidelijk dat het huidig ontwerp al even slecht is als het vorige, even onduidelijk en al evenzeer strijdig met de beperktheid naar tijd en naar materie. En zoals bij vorige gelegenheden in 1981 en 1982 zal de macht van de technocraten uit de kabinetten nu nog groter worden dan in het verleden. Tot welke hopeloze verwarringen en vergissingen dit alles heeft geleid, werd reeds bewezen, om nog te zwijgen over de vroeger als nefast afgeschilderde «particratie». Het beleid wordt een kwestie van overleg tussen enkele topministers en enkele fractieleiders, voor zover deze door luidruchtige verklaringen geen afstand nemen van hun eigen regeringsleden.

Op de vraag welke maatregelen de regering zal nemen om het begrotingstekort en de openbare schuld te beperken komen enkel vage en nietszeggende, dubbelzinnige en soms zelfs helemaal geen antwoorden. Het kamerdebat heeft ons alleszins zeer weinig geleerd, ondanks 400 bladzijden tekst en indrukwekkende tabellen. Er ontstaat wat meer duidelijkheid over het verleden, maar de mist hangt over de toekomst.

Tijdens de beide vorige debatten over de volmachtwetten wees de regering op de noodtoestand, zowaar op sommige ogenblikken zelfs op de «staat van oorlog». Er is klaarblijkelijk nog geen wapenstilstand, want de generale staf van de Wetstraat 16 voert sinds 1981 een stellingoorlog. Hij heeft zich ingegraven in de begrotingstekorten, de overdreven rijksschuld en de hoge werkloosheid, en de frontlijn is nog altijd dezelfde als tijdens de zogezegde «oorlogssituatie» die de vorige volmachtwetten moest rechtvaardigen.

Noch over de strategie, noch over de tactiek bestaat er eensgezindheid, ondanks het autoritaire optreden van een paar topministers. De waarheid is dat de crisis nu tien jaar aansleept, en dat het dus wel een heel lange tunnel is, waarin wij overigens niet weten waar wij ons ergens bevinden.

Het snel en krachtig optreden, waarop de regering zich beroept, en zich ook in 1981 en 1982 op beriep, is dus een fictie, vooral na de ervaring met de vorige paar honderden volmachtbesluiten. Wanneer de regering bijgevolg opnieuw volmachten opeist, is dit niet de schuld van het Parlement, maar van het laxisme in de voorbije legislatuur, vooral in het jongste jaar.

Waar toe dienen dan deze nieuwe volmachten, nu meer dan ooit twisten aan den dag treden binnen de regering en haar meerderheid? Er is geen spoed vereist en er zijn geen drastische ingrepen nodig wanneer men maanden over een volmachtontwerp praat, wanneer daarin maatregelen voorkomen die reeds in 1984 in het vooruitzicht werden gesteld. Dit heeft dus niets met het Parlement, maar alles met de regering en haar meerderheid te maken. Het heeft vooral te maken met de toenemende autoritaire trekken van sommige regeringsleden.

De bezorgdheid van sommige woordvoerders van de meerderheid om het gezag van het Parlement, om zijn controlerende functie, valt weg als zij in commissie of in openbare vergadering moeten stemmen. De zogezegde noodtoestand brengt hen dan blijkbaar in gewetensnood om een coalitie in stand te houden, waarvan de resultaten leugenachtig en bedrieglijk werden voorgeschoteld aan de kiezers van oktober 1985, om onmiddellijk daarna verguisd te worden door alle betrokken ministers uit de vorige en de huidige coalitie.

Wij hebben in de commissie inderdaad opnieuw de bijzondere machten horen citeren die door het Parlement aan de regering-Van Acker-Liebaers werden toegekend. Maar zij waren de tegenpool van uw drie opeenvolgende volmachtwetten. Zij waarborgden niet alleen sociale rechten, zij hebben deze zelfs uitgebreid en verbeterd. Zij hebben het economisch

herstel bevorderd, mede door het verhogen van de koopkracht van brede bevolkingslagen.

U zal weldra over volmachten beschikken, die geen betere resultaten zullen afwerpen dan de vorige, zelfs wanneer een beperkt en uiterst wankelbaar herstel van de wereldeconomie merkbaar werd, zelfs wanneer de energieprijzen en de dollarkoers een ruggesteuntje geven. U ontkracht verder het sociaal overleg. U lukt er niet in, een doeltreffend tewerkstellingsbeleid tot stand te brengen. U kraakt verder de koopkracht van de meeste bevolkingsgroepen, en voornamelijk van de sociaal verzekerden, de minst-gegoeden en de lagere arbeiders, bedienden en ambtenaren.

U zult andermaal mislukken in uw opdracht, de openbare financiën te beheersen, laat staan te verminderen. U bedreigt de instellingen van openbaar nut en alle openbare diensten in het algemeen, met ontmanteling en privatisering. Onder de dekmantel van rationalisatie zult u de nefaste politiek van deregulering opleggen, die in het buitenland haar ondoeltreffendheid dag na dag bewijst. U zult verder gaan met de afbraak van de sociale zekerheid, door het afnemen van verworven rechten aan weduwen, gepensioneerden, zieken, invaliden, grote gezinnen, werklozen, en vooral aan de minst-bevoorrechtten onder hen!

U wilt het evenwicht herstellen door verhoogde bijdragen en verlaagde vergoedingen. En door het privatiseren van het verzekeringsbeginsel. In plaats van de solidariteit in moeilijke tijden te bevorderen, zult u nieuwe voorrechten tot stand brengen voor degenen die het in deze crisistijd nog goed hebben. De fundamentele beginselen waarvan u gewag maakt, hebt u reeds van tafel geveegd.

Door uw beleid inzake ziekenhuiswezen zult u de private instellingen bevoordelen ten nadele van de openbare sector en de universitaire ziekenhuizen. U wilt nieuwe geschenken geven aan de werkgevers, onder het mom van tewerkstellingscheppende maatregelen, en de lopende tewerkstellingsprogramma's inkrimpen ten nadele van de verdrukte groep van werkloze jongeren.

Voorts wilt u de verdere aftakeling van de autonomie van gewesten en gemeenschappen, maar ook van provincies en gemeenten. Het herstel van het financieel evenwicht gaat gepaard met een mateloze stijging van de fiscale druk van de ondergeschikte besturen en van het beperken van minimale vormen van dienstverlening aan de bevolking op het lokale vlak. Leden van mijn fractie zullen stuk voor stuk al deze elementen van uw noodlottig volmachtontwerp bespreken en bekampen, omdat wij geloven dat het een slecht en een nutteloos ontwerp is.

Door een regering die sinds april van vorig jaar een schouwspel heeft getoond van immobilisme en interne twisten en tegenspraken, wordt nu opnieuw voor lange maanden een volmachtregime opgelegd, dat bijdraagt tot de verdere aftakeling van ons parlementair regime.

Het is een regering, die er nog niet in geslaagd is, ook maar enig wetgevend initiatief tot een goed einde te brengen, een regering die grote debatten aankondigt in het Parlement maar het terzelfder tijd het recht ontzegt om zijn wetgevende en controlerende functie democratisch en doeltreffend uit te oefenen, een regering die het sociaal overleg enkel hanteert als een windscherm, om de maatregelen weg te moffelen die zij neemt op bevel van het schokpatronaat.

Wij zouden kunnen voortgaan, en zeggen dat het een regering is die de rijken rijker en de armen armer maakt, maar ondertussen niet stilstaat bij het uitbroeien van steeds nieuwe fiscale geschenken en bij het toedekken van de schandelijkste vormen van fiscale fraude die ooit in ons land aan het licht zijn getreden.

Een soortgelijke regering is het die vandaag aan de Senaat volmachten vraagt, om diezelfde Senaat nadien buiten spel te zetten.

In *Les dernières années du siècle* schrijft Raymond Aron: «A notre époque, c'est la survie des institutions libres qui constitue l'enjeu de l'histoire universelle.»

Mijnheer de Voorzitter, ik wil besluiten met enkele algemene bedenkingen.

Over alle ideologische beschouwingen heen, over elke tegengestelde economische, sociale, culturele visie heen, is het dat wat er ons, socialisten, toe aanzet fundamenteel uw volmachtbeleid in het bijzonder, en uw beleid in het algemeen, te bekampen. Wij geloven dat de laatste jaren van deze eeuw bij velen de illusie hebben tot stand gebracht dat een terugkeer naar negentiende-eeuwse toestanden mogelijk en noodzakelijk is. De twintigste eeuw gaf in goede en slechte dagen gestalte aan een sociaal en democratisch gerichte Westeuropese samenleving, gesteund

op vrije instellingen en op overleg, inspraak en krachtens verkiezingen en op democratische wijze uitgeoefend gezag.

Vandaag geloven wij met Raymond Aron, dat de economische crisis, de internationale spanning, een zeker moreel en cultureel laxisme, er sommigen van overtuigd hebben dat het nodig is een einde te maken aan de vrije instellingen, waaraan wij hier allen samen trouw hebben gezworen. Dit is de meest fundamentele reden waarom wij uw regering met haar jarenlange volmachtpolitiek in beschuldiging stellen van een nieuwe, ongrondwettige en wederrechtelijke greep naar de autoritaire macht. Wij zullen derhalve voortgaan met deze regering en haar visie op de uitoefening van het gezag te blijven bekampen.

Wij geloven immers met Aron dat voor de laatste jaren van de twintigste eeuw de vrijwaring van onze vrije instellingen een van de meest essentiële opdrachten is van de sociaal-democraten en van allen die het goed menen met de elementaire democratische, sociale en economische rechten, die wij zo moeilijk, met zoveel offers en na zoveel strijd

vanaf het einde van de negentiende eeuw hebben weten te veroveren. Omdat onze vrije instellingen, onze parlementaire democratie, onze overleconomie, onze culturele verworvenheden, omdat dit alles ons zo duurbaar is en wij dit willen verdedigen, zeggen wij als Vlaamse socialisten «neen» aan deze derde volmachtwet, zoals wij dit hebben gedaan tegen de beide vorige. (*Applaus op de socialistische banken en op de banken van de Volksunie, Agalev en Ecolo.*)

De Voorzitter. — Wij zetten deze bespreking vanavond te 19 uur 30 voort.

Nous poursuivrons cette discussion ce soir à 19 heures 30.

De vergadering is gesloten.

La séance est levée.

(*De vergadering wordt gesloten te 18 u. 30 m.*)

(*La séance est levée à 18 h 30 m.*)

592